

dans laquelle nous avons été créés et que nous avons perdue, que ce Rédempteur qui est parfaitement beau, en se revêtant de notre chair pour prendre la ressemblance de notre laideur, fit rejaillir l'éclat de sa beauté sur nos âmes, et que ni les châtimens ni les faveurs n'ayant pu effacer nos taches, ce qu'il a souffert pour nous et fait tomber sur lui toute l'acrimonie de ce nitre dont Jérémie a parlé, nous ait blanchis avec ce savon dont ce prophète parle aussi. Ainsi, comme Dieu avait dit par lui aux pécheurs : Quoique vous vous laviez avec du nitre et du savon, vous ne serez pas purs devant mes yeux, il ne s'ensuit pas de là qu'il n'ait point voulu employer un autre remède pour effacer nos taches, puisqu'il dit ailleurs : *Quand vos péchés seraient de la couleur de l'écarlate, je les rendrais blancs comme de la neige; et quand ils seraient rouges comme le sang dont on se sert pour teindre en cramoisi, je les rendrais blancs comme la laine la plus blanche (Jerem., II).* David témoignait être bien persuadé de cette vérité lorsqu'il disait : *Purifiez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et alors je serai pur; lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige (Psal. L, 8).* L'hysope est une petite herbe; on attachait cette herbe qui est un peu chaude et propre pour les poumons, à une baguette de cèdre qu'on liait à un bâton qu'on liait aussi avec une petite corde d'écarlate deux fois teinte; on trempait ensuite tout cela dans du sang et dans de l'eau, et quelquefois seulement dans de l'eau et de la cendre, et puis on en arrosait les lépreux et ceux qui avaient touché quelque corps mort; après quoi ils passaient pour être purifiés. David, ce saint roi, n'ignorait pas que ni l'hysope, ni le cèdre; ni le sang des animaux, ni l'eau, ni la cendre ne pouvaient pas rendre la pureté à une âme, encore qu'elles en fussent la figure. C'est pourquoi il ne demande pas à Dieu de prendre lui-même cette hysope pour nous en arroser; mais il entend parler seulement de l'humanité de Jésus-Christ qu'il compare à cette herbe, parce qu'elle a comme tiré sa naissance de la terre en la tirant de la très-sainte Vierge sans que nul homme y ait eu part, de même que la terre sans être cultivée produit des fleurs; ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Je suis la fleur du champ (Cant., II).* Et ce que cette herbe est si petite marque la bassesse dans laquelle Jésus-Christ a vécu en ce monde, qui l'a porté jusqu'à dire : *Je suis un ver de terre et non pas un homme; je suis l'opprobre des hommes et le mépris des peuples (Ps. XXI, 6).* Cette prodigieuse humilité est le remède contre l'orgueil; et il faudrait avoir perdu le sens pour n'en guérir pas, puisqu'il est sans apparence qu'un ver de terre ose s'élever en voyant le Roi des rois s'être abaissé de la sorte. Il ne faut pas aussi oublier à remarquer que, comme l'hysope est chaude par sa nature, le feu de l'amour dont Jésus-Christ brûle pour nous l'a fait s'abaisser pour nous faire connaître que si le Très-Haut s'est abaissé, l'homme ne doit pas s'élever, et que si un Dieu s'est humilié, il est bien juste que l'homme s'humilie aussi. Quant à sa chair qui devrait nous purifier, ne peut-on pas dire qu'elle a été attachée à du bois de cèdre, lorsqu'elle a été attachée à la croix et liée avec une corde de laine deux fois teinte, parce que les clous avec lesquels il y a été attaché par les mains et par les pieds n'auraient pas été capables de l'y retenir si son amour ne l'y avait retenu par son désir de donner sa vie pour nous racheter de la mort? Et comme cette corde dont je viens de parler a été deux fois teinte, il a eu besoin aussi d'un double amour, l'un pour satisfaire à la réparation due à l'honneur de son Père à cause de nos offenses, et l'autre au besoin que nous avons qu'il souffrit pour nous, puisque sans cela nous étions perdus.

CHAPITRE CIX.

Que l'humanité sainte de Jésus-Christ a été figurée par les vêtements du grand-prêtre. Que le voile du temple que Dieu commanda à Moïse de faire en était une figure, et ce que c'était que David demandait à Dieu lorsqu'il lui demandait d'être arrosé avec de l'hysope.

Le vêtement du grand-prêtre de l'ancienne loi était d'écarlate deux fois teinte, pour montrer que la sacrée humanité de Jésus-Christ, qui a été son vêtement dans le monde, devait être teinte en son sang par un double amour envers Dieu et le prochain ; et sa chair attachée à la croix a été figurée par le voile d'écarlate de couleur d'hyacinthe et de pourpre deux fois teinte que Dieu commanda à Moïse de faire pour le temple, et de l'enrichir de broderie de diverses couleurs, parce que cette sainte humanité a été comme teinte en cramoi si par son sang, et que le feu de son amour a du rapport avec la couleur si vive de l'écarlate, comme sa pureté et son innocence en ont avec la blancheur ; et que cette broderie, qui rend un ouvrage si durable, en a aussi à la constance avec laquelle Jésus-Christ a souffert tant de travaux, ce que la couleur d'hyacinthe, qui est la couleur du ciel, représente bien, parce que cette sainte humanité est une œuvre surnaturelle opérée par le Saint-Esprit, et à qui l'on peut par conséquent donner le nom de céleste par tant de perfections et de vertus dont la sagesse infinie de Dieu l'a enrichie. Quant à ce que Dieu commanda que ce voile fût soutenu par quatre colonnes, cela représentait les quatre bras de la croix de Jésus-Christ et l'Évangile prêché dans toutes les quatre parties du monde.

Comme nul prophète n'a été plus éclairé que David en la connaissance du mystère de l'incarnation de Jésus-Christ, lorsqu'ensuite de cet adultère qui lui avait fait ravir la brebis et tuer le pasteur, les menaces que lui fit le prophète Nathan de la part de Dieu lui firent connaître la grandeur de son péché, ce ne fut pas avec de l'hysope matérielle ni avec des sacrifices d'animaux qu'il implora la clémence de cette suprême majesté, puisqu'il dit ailleurs que ce n'étaient pas ces sortes de victimes qui lui étaient agréables ; mais il le pria de le vouloir purifier par le sang de Jésus-Christ attaché à la croix par des nœuds d'amour, s'assurant que quelque horribles que fussent ces taches qui avaient souillé et défiguré son âme, il la rendrait plus blanche que la neige. C'est ainsi que ce divin Rédempteur, que ce saint Roi dit être le plus beau de tous les hommes, en se revêtant d'un corps mortel et de la ressemblance du péché qui avait rendu nos âmes difformes, a changé leur laideur en beauté avec la même facilité qu'un très-grand feu consume un peu de paille.

CHAPITRE CX.

Que Jésus-Christ, pour embellir nos âmes, a caché en sa personne les quatre conditions qu'a la beauté.

Si nous considérons bien, ma chère fille, ces quatre conditions que je vous ai dit être nécessaires pour rendre une beauté parfaite, nous trouverons qu'elles se rencontrent excellemment dans Jésus-Christ en tant que Verbe. La première est qu'il ne lui manque rien. Or, autant que cette condition se trouve en Jésus-Christ en tant que Verbe, elle lui a manqué en tant que homme, comme il a paru par l'extrême pauvreté dans laquelle il est né, a passé sa vie et est mort, n'ayant pas seulement un lieu où il pût reposer sa tête, et n'y ayant point d'autres incommodités et de douleurs qu'il n'ait souffertes. Ce qui a fait dire à saint Paul : *Vous savez, mes frères, quelle a été la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, étant riche, s'est rendu pauvre pour l'amour de*

vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté (II Cor. ; VIII, 9). Ce qui montre que Notre-Seigneur a tellement caché cette première condition de la beauté, qu'il était aussi pauvre sur la terre qu'il était riche dans le ciel.

Quant à la seconde condition de la parfaite beauté, qui est qu'il y ait de la proportion entre toutes ses parties, et, si c'est un tableau, qu'il représente exactement son original, ne voyez-vous pas que Jésus-Christ en tant que Verbe de Dieu, étant une très-parfaite image de la parfaite beauté de son Père égale et proportionnée à lui, il a caché cette seconde condition de la beauté comme il a caché la première. Car si nous considérons d'un côté quelle est la puissance, la gloire, la beauté et les autres perfections infinies de son Père, qui le font adorer des anges, et que nous le regardions d'un autre côté bafoué, couvert de crachats, flagellé, couronné d'épines, revêtu de pourpre par moquerie, avec un roseau à la main, au lieu de sceptre, tout couvert de son sang, et tellement défiguré, qu'il n'avait plus aucune ressemblance d'homme, quel rapport trouverons-nous entre cette image et son original ? Et quand Pilate le présenta en cet état à tout le peuple, en leur disant : *Voici l'homme !* pour les toucher de compassion, peut-on sans horreur voir que leur rage s'allumant encore davantage par un tel spectacle contre celui qui se sacrifiait pour leur salut, et à qui leur perte était plus sensible que ses douleurs quoiqu'elles fussent inconcevables, ils redoublèrent leurs cris pour le faire condamner à la mort ?

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ! quelle attention ne devez-vous point faire à ces paroles : *Voici l'homme !* si vous ne voulez renoncer au salut que Jésus-Christ vous a acquis, en ne daignant pas considérer quelles ont été ses douleurs, et en avoir la connaissance que vous devez ? Lorsqu'on veut exposer une chose à la vue de tout le monde afin de la faire admirer, on l'embellit de tous les ornements qui en peuvent rehausser l'éclat : lorsque l'on veut par quelque autre chose donner de la crainte, on n'oublie rien de tout ce qui peut la rendre terrible, et lorsque l'on veut par quelque autre, exciter de la douleur, on la représente de la manière la plus triste que l'on se peut imaginer. Ainsi, quand Pilate montra Jésus-Christ aux Juifs dans un état si pitoyable, non pour le leur faire aimer, ni pour le leur faire craindre, ni même parce qu'il crut pouvoir faire cesser une haine aussi furieuse que celle qu'ils avaient conçue contre lui, ce fut pour tâcher d'amollir la dureté de leur cœur par la vue de tant de tourments. *Isaïe l'avait prédit plusieurs siècles auparavant, par ces paroles : Il n'a ni grâce ni beauté : nous l'avons vu si défiguré, qu'il était méconnaissable. Il était l'opprobre et le mépris des hommes ; c'était un homme de douleurs : il n'y a point de misères qu'il n'eût éprouvées. Il était dans un état si déplorable, que nous avons couvert nos visages pour ne le pas voir, et nous n'en avons point fait d'état. Mais c'est lui vraiment qui s'est chargé de nos maux et de nos infirmités. Nous l'avons pris pour un pauvre lépreux, pour un homme frappé de la main de Dieu et humilié (Isa., LIII).* Que si vous considérez attentivement, ma fille, chacune des paroles de ce prophète, vous trouverez que la beauté de Jésus-Christ ne pouvait être plus cachée qu'elle l'a été dans ce triste jour qu'il a bien voulu paraître si difforme pour rendre la beauté à nos âmes ; car au lieu que l'Épouse dit dans le Cantique, que rien n'est si beau que ce divin Époux, vous voyez qu'Isaïe dit au contraire, qu'il n'a ni grâce ni beauté ; qu'au lieu que les anges arrêtent incessamment leurs regards sur lui dans le ciel, et qu'ils l'adorèrent aussitôt qu'il fut né dans le monde (*Hebr., IX*), Isaïe dit qu'il est méprisé par les plus méprisables des hommes : qu'au lieu que David dit que c'est le plus grand de tous les ouvrages de Dieu (*Psal. LXXXVIII*), Isaïe dit qu'il est l'opprobre

des hommes, dont il ne faut point de meilleure preuve que ce qu'on préféra à lui, en lui préférant Barabbas, un homicide, un séditeux et un voleur, quoiqu'il fût venu au contraire, pour nous rendre la vie, nous donner la paix, et payer, comme dit David, ce qu'il ne devait point : qu'au lieu qu'il aurait dû être incapable de souffrir de la douleur, puisque la douleur n'est entrée dans le monde que par le péché, Isaïe le nomme l'homme de douleurs parce qu'il n'y en a jamais eu d'approchantes des siennes; et enfin, qu'au lieu qu'il est nommé par saint Jean la lumière du monde, à cause que son admirable doctrine et ses œuvres miraculeuses ont dissipé les ténèbres répandues sur la terre, Isaïe dit que cette lumière était si cachée, qu'il était méconnaissable; et qu'il y a sujet de croire que si sa très-sainte Mère ne l'eût regardé qu'avec des yeux du corps, elle aurait eu de la peine à le reconnaître. Que si ceux qui le voyaient tant souffrir avaient reconnu que ce n'était pas qu'il l'eût mérité, mais pour l'amour d'eux, ce lui aurait été quelque soulagement dans ses douleurs. Mais que dit Isaïe ? Il dit qu'ils le regardaient comme un lépreux, comme un homme frappé de la main de Dieu pour le châtiment de ses péchés, et qui méritait ainsi d'en être puni par le supplice de la croix. Peut-on donc se rien imaginer de plus déplorable et de plus outrageux tout ensemble ?

CHAPITRE CXI.

Des biens admirables que Dieu a tirés du plus grand de tous les crimes qui se pouvait commettre dans le monde, qui était de faire mourir Jésus-Christ, et des admirables effets qu'a produits cette parole de Pilate : Voici l'homme.

Pouvons-nous trop admirer et louer Dieu de ce qu'il lui a plu par sa sagesse infinie se servir, pour racheter le monde, d'un aussi étrange moyen qu'a été celui de tirer le plus grand de tous les biens du plus horrible de tous les crimes ? Car quel autre pouvait égaler celui d'outrager, de défigurer et de crucifier le Fils de Dieu ? et quel avantage pouvait être plus grand pour le monde que sa sacrée passion ?

Après que Jésus-Christ eut été mis en l'état qui l'a fait nommer, avec tant de raison, par Isaïe, l'homme de douleurs, puisque nulles paroles ne sont capables d'exprimer quel a été l'excès des siennes, Pilate dit aux Juifs : *Voici l'Homme*. Il croyait en parlant ainsi ne l'exposer qu'aux yeux de ce peuple, et ne savait pas que sans y penser il l'exposait aux yeux de tout l'univers, selon que Dieu l'avait prédit tant de siècles auparavant, par ces paroles d'un prophète : *Tout homme verra le salut de Dieu* (Isa., LH). Car cet adorable Sauveur est notre salut : et c'est de lui que le Père éternel a dit : *Je ne me soucie pas que vous réveilliez les tribus de Jacob, de leur assoupissement pour les porter à me servir, ni que vous purifiez la lie d'Israël; mais je vous rendrai la lumière des nations, afin que vous soyez mon salut jusqu'aux extrémités de la terre* (Isa., XLIX). Car, suivant cette prédiction, Jésus-Christ a annoncé l'Évangile aux brebis de la maison d'Israël qui étaient perdues, et ses apôtres après lui l'ont prêché premièrement aux Juifs dont ils n'ont converti qu'une partie, le reste étant cette lie dont parlait le prophète, et l'ont ensuite prêché à diverses nations. Et la foi a continué de telle sorte à se répandre dans tout le monde, que l'on peut dire qu'elle est connue jusque dans les pays les plus éloignés, et qu'ainsi Jésus-Christ est non-seulement la lumière des Juifs qu'il a convertis; mais aussi celle des gentils qui, par leur éloignement de Dieu, se trouvaient ensevelis dans l'idolâtrie. En quoi l'on a vu accomplir ces paroles que dit le saint vieillard Siméon avant que de rendre l'esprit : *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur*

que vous nous donnez et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples pour être la lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël (Luc., II, 29).

Or, encore que Pilate ait hors de son tribunal et sur le mont Calvaire exposé Jésus-Christ à la vue d'un si grand nombre de peuple de toute sorte de conditions, tant de la Judée que de diverses provinces qui s'étaient rendues en Jérusalem pour célébrer la fête de Pâque, on peut dire néanmoins qu'il ne fut pas alors exposé à la vue de tous les peuples, selon cette prédiction de saint Siméon ; mais elle a été accomplie quand l'Évangile a été prêché dans tout le monde par les apôtres et leurs successeurs, selon ces paroles de David : *Le bruit de leurs voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde* (Ps. XVIII, 4). Ainsi ce divin Rédempteur est la lumière des nations qui ajoutent foi à sa parole ; et il est non-seulement la lumière, mais aussi la gloire des Juifs qui veulent croire en lui, selon ce que saint Paul a dit : *L'adoption des enfants de Dieu, sa gloire, son alliance, sa loi, son culte et ses promesses appartiennent aux Israélites de qui les patriarches sont les pères, et desquels est sorti selon la chair, Jésus-Christ même, qui est Dieu élevé au-dessus de tout et béni dans tous les siècles* (Rom., IX, 4).

Considérons maintenant de quelle sorte Dieu a fait que ces paroles de Pilate : *Voici l'homme*, ont eu un effet tout contraire à celui qu'il prétendait, qui était de délivrer Jésus-Christ, les Juifs s'étant encore plus opiniâtrés à le faire crucifier, ce qui lui donna sujet de croire que l'on n'entendrait jamais plus parler de lui. Mais le Père éternel, voyant qu'il n'était pas juste qu'un tel spectacle que celui de l'état où était alors son Fils unique, qui est la parfaite image de sa beauté, ne fût connu que par des yeux si indignes de le regarder et des cœurs si endurcis, il ne voulut pas que ces paroles : *Voici l'homme*, fussent seulement proférées par ce timide juge qui, croyant Jésus-Christ innocent, n'avait pas le courage de l'absoudre parce qu'il n'était qu'un infidèle et qu'un pécheur, il a choisi des personnes saintes pour publier si hautement et si généreusement sa gloire dans tout le monde, qu'ils n'ont point craint de s'exposer à la mort pour le faire connaître. C'est de ces généreux héros de la foi chrétienne qu'Isaïe a dit, par un esprit de prophétie : *Que beaux sont les pieds de ceux qui nous apportent de dessus les montagnes les bonnes nouvelles de la paix, qui nous annoncent toute sorte de bonheur, qui nous promettent le salut et qui nous disent : Sion, votre Dieu régnera* (Isa., LII, 7) ; car le Dieu de Sion, c'est Jésus-Christ, dont David dit : *J'ai été choisi de Dieu pour régner sur la sainte montagne de Sion et publier ses ordonnances* (Psalm. II, 6). Il est ce roi qui a publié les ordonnances de son Père, qui sont le saint Évangile ; et il commença de régner en Sion le dimanche des Rameaux, lorsqu'il fut reconnu pour roi d'Israël dans le temple bâti sur la montagne de Sion ; et c'a été pour montrer que ce royaume doit être spirituel que David a dit qu'il a été établi roi sur la montagne de Sion, où est le temple dans lequel Dieu a été honoré. Ce royaume s'accrut lorsque Dieu fit descendre sur cette sainte montagne le Saint-Esprit sur les apôtres, et que sa grandeur fut connue dans tout Jérusalem sans que les prêtres et les pharisiens pussent l'empêcher. Ce même royaume continua de s'accroître, lorsqu'une seule prédication de saint Pierre convertit trois mille personnes, une autre cinq mille, et que celle des autres apôtres en convertit aussi un si grand nombre. Cela a toujours été de même en augmentant, et continuera jusqu'à la fin du monde, que Dieu régnera sur les bons par sa miséricorde et sur les méchants par sa justice, en récompensant les uns et en punissant les autres.

Voilà ce qu'opère la voix des prédicateurs de Jésus-Christ et ce que

signifient ces paroles : *Votre Dieu régnera*. Mais, parce que Jésus-Christ n'a garde de régner dans le cœur des méchants, puisque c'est le péché qui y règne, il ne leur appartient pas de prêcher le royaume de ce Roi de gloire qu'ils ne veulent pas qu'il règne en eux. C'est ce qui a fait dire à Isaïe, que les pieds de ceux qui annoncent la paix sont beaux, ces pieds signifient nos désirs, qui doivent être beaux, c'est-à-dire purs. Et Jésus-Christ veut que les pieds, c'est-à-dire les désirs de ses prédicateurs soient découverts, afin que leur beauté soit connue de tout le monde. Mais ne croyez pas, ma fille, que ces prédicateurs puissent rendre eux-mêmes leurs pieds si nets et si purs; il n'y a que la grâce de celui qui lava avec une eau matérielle les pieds de ses apôtres, qui le puisse faire en lavant nos âmes par son sang : il ne fallait donc pas que la grandeur d'un roi tel que Jésus-Christ, qui est l'innocence et la pureté même, fût publiée par une bouche impure telle qu'était celle de Pilate, ni qu'un spectacle plein de tant de merveilles que celles que l'on pouvait remarquer en ce Rédempteur du monde, lorsqu'il fut exposé à la vue de ce peuple, fût rendu célèbre par ceux qui étaient si indignes de le voir.

Ainsi, quoique Pilate crût que la mémoire de Jésus-Christ serait bientôt entièrement éteinte, et quoique personne n'eût alors compassion de ses douleurs, Dieu a permis qu'au lieu des outrages qu'on lui fit, il y a tant de nations qui ne le révèrent pas seulement, mais qui l'adorent; qu'au lieu qu'on lui crachait au visage, on ne peut se lasser de regarder son bienheureux visage, tout défiguré qu'il est en la croix; qu'au lieu qu'on croyait qu'il souffrait justement, on confesse qu'il n'a souffert que pour nos péchés; et qu'au lieu que ces méchants, bien loin d'avoir compassion de lui, demandèrent sa mort avec tant d'ardeur, il y en a maintenant plusieurs qui s'estimeraient heureux de mourir pour lui, et lui diraient de tout leur cœur : nous nous estimerions heureux de souffrir pour vous les douleurs que vous avez souffertes pour nous. Tellement, qu'encore que l'état où Pilate avait mis Jésus-Christ n'ait pu émouvoir les Juifs de compassion, il n'a pas été inutile, puisque tant de personnes en ont depuis été si touchées, qu'ils ont été, dans leur cœur, comme saint Paul, crucifiés avec lui.

CHAPITRE CXII.

Que pour recouvrer la beauté de nos âmes nous devons regarder Jésus-Christ défiguré par tant de douleurs lorsque Pilate dit : Voici l'homme, en la manière que l'ont regardé depuis un si grand nombre de ceux à qui les Apôtres ont prêché l'Evangile. Et que c'est par sa grâce, et non pas par nos mérites, que nous pouvons recouvrer cette beauté.

Des raisons si fortes et des exemples si puissants doivent vous porter, ma chère fille, à renoncer à toute tiédeur pour graver si fortement dans votre cœur l'amour de ce divin Sauveur qui a souffert pour vous en la croix de si cruelles douleurs, que vous ne soyez pas du nombre de ceux qui ont été sourds à la voix de son Evangile, mais de ceux qui ont été sauvés parce qu'ils l'ont écoutée et en ont été persuadés, selon ces paroles d'Isaïe : *Nous désirons de voir le visage et d'entendre la voix du Christ comme plusieurs prophètes l'ont désiré (Isa., LII)*. Considérez ce Dieu-Homme si indignement traité pour l'amour de vous; écoutez les paroles de ce divin Maître que son Père vous a donné pour vous instruire; remarquez ses actions afin de les imiter; regardez attentivement ce qu'il souffre afin d'en avoir compassion; regardez-le pour pleurer vos péchés, qui l'ont réduit en cet état; regardez-le pour l'aimer, puisque c'est pour l'amour de vous qu'il souffre; et enfin regardez-le pour recouvrer la beauté de votre âme par ce qu'a mérité la patience qui lui a fait souffrir tant d'outrages et tant de tourments, qui l'ont tout défiguré, selon ce qu'a dit Isaïe en parlant de lui :

J'ai présenté mes joues à ceux qui les ont voulu meurtrir de coups , et tout mon corps à ceux qui l'ont voulu couvrir de plaies (Isa., L).

Quels moyens ces souffrances ne vous fourniront-elles point pour embellir votre âme si vous voulez vous en servir comme du seul remède qui peut vous garantir de la mort, que l'on ne saurait éviter si l'on ne regarde cet Homme-Dieu ! car, de même que Moïse éleva dans le désert un serpent d'airain qui guérissait ceux qui avaient été mordus par des serpents lorsqu'ils le regardaient, et qui, à moins que de le regarder, ne pouvaient éviter la mort, ainsi, si l'on ne regarde avec foi et avec amour Jésus-Christ élevé sur la croix, on ne saurait se garantir d'une mort éternelle ; c'est pourquoi, comme j'ai dit que nous devons prier Dieu de nous regarder en la face de son Christ, ce Père éternel nous commande de regarder ce même Christ, si nous voulons que lui-même nous regarde pour nous pardonner à cause de lui. C'est dans cette divine face de notre Médiateur que se joignent les regards de son Père et les nôtres, et c'est là que se terminent, comme autant de rayons, notre foi, notre amour et l'espérance d'obtenir, outre le pardon de nos péchés, d'autres grâces de Dieu.

Jésus est nommé le Christ du Père, parce que son Père l'a engendré et lui a donné toutes ses perfections ; et il est nommé notre Christ, parce qu'il s'est offert pour nous à la mort et nous a donné tous ses mérites. Regardez donc, ma fille, la face de votre Christ par votre foi en lui, par votre confiance en lui, par votre amour pour lui et par votre charité pour tout le monde à cause de lui ; regardez la face de votre Christ en pensant à lui et en comparant votre vie à la sienne, afin qu'y voyant, comme dans un miroir, toutes vos imperfections et tous vos péchés, et connaissant par là combien vous vous êtes éloignée de l'imiter et avez rendu votre âme difforme, vous recueilliez quelque une des larmes qui coulent de ses yeux et quelque goutte du sang qui sort de ses plaies, pour laver, avec un cœur percé de douleur, les taches qui la défigurent. Car, de même que les Juifs, voyant Jésus-Christ dans un état qui leur donnait de l'horreur, détournaient leur vue de lui, il détourne sa vue d'une âme que le péché rend hideuse et comme toute couverte de lèpre. Mais, après qu'il l'a embellie par la grâce que ses souffrances lui ont acquise, il arrête avec plaisir ses yeux sur elle, et lui dit ces paroles, que nous lisons dans le Cantique : *Que vous êtes belle, ma chère épouse, que vous êtes belle ; vos yeux n'ont pas moins d'éclat et de douceur que ceux d'une tourterelle : et quelle n'est point la beauté intérieure de votre âme (Cant., IV) !* Vous voyez qu'il répète ces mots : *Que vous êtes belle*, parce qu'il faut que cette chaste épouse, pour être aimée de lui, soit belle dans le corps et dans l'âme : dans l'âme, par ses bons desirs ; et dans le corps, par ses bonnes œuvres. Mais, à cause que l'intérieur doit exceller par-dessus l'extérieur, c'est ce qui lui a fait ajouter ces mots : *Et quelle n'est point la beauté intérieure de votre âme !*

Or, parce que cette beauté intérieure de l'âme consiste, comme dit saint Augustin, à aimer Dieu, il avait dit auparavant : *Vos yeux n'ont pas moins d'éclat et de douceur que ceux d'une tourterelle*, ce qui montre quelle doit être l'affection chaste, sincère et pleine d'amour d'une âme qui ne pense qu'à se rendre agréable à Dieu sans aucun mélange d'amour-propre. Regardez donc Jésus-Christ, ma chère fille, afin qu'il vous regarde ; et comme vous savez qu'il n'a rien fait qui ait pu mériter qu'on l'ait défiguré de la sorte par tant de tourments, croyez aussi que vous n'avez rien fait qui vous ait fait mériter la beauté dont il vous a favorisées par sa grâce ; croyez que comme cette difformité dans laquelle on l'a vu ne lui était point due, cette beauté dont il pare votre âme ne vous était point due aussi. C'est ce qui lui a fait dire par la bouche d'Ezéchiel, en parlant à l'âme de ceux qui s'imaginent tenir d'eux-mêmes.

cette beauté : *Vous étiez belle parce que je vous avais rendue belle ; mais, en vous confiant en votre beauté, vous avez commis une fornication dans vous-même, et cette fornication s'est étendue à tout (Ezech., XVI).* Ce qui a fait parler Dieu de la sorte, c'est que lorsqu'une âme s'attribue la beauté, qu'elle ne tient que de sa grâce comme si elle lui était due par justice, c'est commettre une fornication en elle-même, en ne voulant pas reconnaître qu'elle est obligée de cette faveur à Jésus-Christ, son véritable époux. Et il ne faut pas s'étonner si, se glorifiant ainsi de ce qui ne lui appartient pas, Dieu la prive de la beauté qu'il lui avait donnée. Or, comme cette vaine complaisance en soi-même et cet orgueil produisent toute sorte de maux, c'est ce qui faisait dire à Dieu : *Et cette fornication s'est étendue à tout*, parce que celui qui est superbe, ne s'appuyant que sur lui-même, est comme un roseau agité des vents, et ainsi sujet à tomber dans toutes sortes de péchés par une juste punition de ne s'être pas humilié pour demeurer inébranlable en ne s'appuyant que sur Dieu. Considérez donc cet Homme-Dieu tant en lui-même qu'en vous : en lui, pour connaître qui vous êtes ; en vous, pour connaître quel il est. Ainsi vous verrez que tous les outrages et les tourments qu'il a soufferts vous appartiennent, parce que vous les avez mérités, et que tout ce qu'il y a de bon en vous lui appartient, parce que vous l'avez reçu de lui sans l'avoir mérité.

 CHAPITRE CXIII.

Il continue à montrer de quelle manière nous devons regarder Jésus-Christ. Qu'il n'y a rien en lui que de beau, et que ce que les tourments qu'il a soufferts y ont fait paraître de difforme aux yeux de la chair est une grande beauté.

Pour profiter, ma chère fille, de ce que je vous ai dit, considérez très-attentivement Jésus-Christ avec les yeux de l'âme. Ils vous le feront beaucoup mieux connaître que ceux du corps ; et autant qu'il paraît défiguré à ces derniers, ceux de la foi vous le feront trouver beau. Car au lieu qu'Isaïe dit : *Que son visage était comme caché* ; il n'y a rien qui le puisse cacher aux yeux de la foi. Ses regards aussi pénétrants que ceux des lynx, pénètrent ce voile de son humanité qui couvrirait sa divinité. Ils voient quelle est sa force cachée sous une faiblesse humaine, et son incomparable beauté sous une difformité apparente. Tellement que lorsque Isaïe a dit : *Il n'y avait en lui ni grâce, ni beauté*, il entendait parler de ceux qui ne le regardent qu'avec les yeux du corps. Mais si vous le considérez avec ceux de la foi, et passez plus avant que ces apparences extérieures, vous trouverez qu'encore qu'il ait la ressemblance d'un pécheur, il n'est pas seulement juste, mais il justifie les pécheurs ; qu'encore qu'on le fasse mourir comme un criminel, il est cet Agneau sans tache qui est l'innocence même ; et qu'encore qu'il paraisse si difforme, il n'est pas seulement beau, mais capable d'embellir les autres. Ajoutez à cela que plus un époux a souffert pour son épouse, et revient tout couvert de sueur et de sang des combats où il s'est exposé pour l'amour d'elle, plus elle doit redoubler son estime, son respect et son amour pour lui. Ainsi plus vous considérerez la cause des tourments qui ont défiguré la beauté de Jésus-Christ, plus vous le trouverez beau. Car étant infiniment riche, qui l'a fait embrasser une si extrême pauvreté, sinon pour nous enrichir de ses grâces ? Etant parfaitement beau, comme étant l'image de son Père, qui l'a fait paraître lui être en cela si dissemblable, sinon pour obéir au dessein qu'avait son Père de nous rendre, par cette difformité apparente, la beauté que nous avions perdue ? Etant la lumière du monde, qui l'a porté à vouloir bien que la lumière de ses yeux fût éteinte et tout son corps enseveli dans les ténèbres de la mort, sinon pour dissiper les

ténèbres de nos péchés et nous faire voir la clarté d'un jour éternel par la lumière de sa grâce? Et enfin sa grandeur étant infinie, qui l'a fait s'abaisser jusqu'à vouloir être homme et le plus méprisé de tous les hommes, sinon pour se rendre semblable à nous, comme le prophète Elisée en fut une figure, lorsque, pour ressusciter l'enfant de cette mère affligée, il se raccourcit en s'étendant sur le corps mort de son fils (IV Reg., IV).

Puisque, comme dit saint Augustin, *en aimant Dieu nous devenons beaux*, il est évident que plus nous l'aimons, et plus notre beauté est grande. Or, en quoi Jésus-Christ pouvait-il davantage témoigner la grandeur de son amour pour son Père, qu'en souffrant ce qu'il a souffert pour lui rendre l'honneur qui lui est dû, selon ces paroles sorties de sa bouche : *Levons-nous et nous en allons, afin que le monde connaisse que j'aime mon Père* (Joan., XIV, 31)? Et où allait-il, lorsqu'il parlait de la sorte, sinon à la croix? Ainsi puisque plus une action est bonne et plus elle est belle, parce que sa bonté augmente sa beauté, comme sa malice augmente sa laideur, il est certain que plus Jésus-Christ a souffert, a été méprisé et défiguré, et plus sa beauté a été grande au jugement de ceux qui savent qu'il ne l'avait point mérité, et que ce n'a été que pour la gloire de son Père et pour nous procurer notre salut qu'il s'est exposé à tant de souffrances.

C'est là, ma fille, la manière dont vous devez toujours regarder cet Homme Dieu pour vous rendre capable de comprendre quelle est sa parfaite beauté; et Pilate connaît maintenant dans l'enfer que Dieu donne des yeux aux chrétiens qui leur font voir ce Rédempteur du monde aussi beau qu'il l'avait rendu difforme. Ecoutez de quelle sorte saint Augustin parle sur ce sujet : *Aimons*, dit-il, *Jésus-Christ sans aimer ce qui le rend difforme, quoiqu'il n'ait pas laissé de nous aimer lorsque nous étions véritablement difformes. Mais comment y aurait-il réellement quelque chose de difforme en lui, puisque si nous considérons que ce n'a été que par un effet de sa miséricorde qu'il s'est revêtu de cette chair mortelle qu'Isaïe a dit n'avoir ni grâce ni beauté, nous trouverons qu'elle en a, et qu'ainsi ce prophète, en parlant de la sorte, n'a parlé qu'en la personne des Juifs? Et pourquoi ne voyaient-ils point en lui de beauté? C'est parce qu'ils ne le regardaient qu'avec des yeux corporels. Car ceux qui regardent avec les yeux de la foi ce Verbe fait homme le trouvent si beau, que saint Paul a dit, en parlant de lui, sur ce sujet : Je ne me glorifie qu'en la croix de Jésus-Christ, mon Sauveur* (Gal., VI). *Vous étiez donc bien éloigné, ô grand apôtre! d'avoir honte des opprobres dont on a couvert Jésus-Christ, puisque vous osez même vous en glorifier. Mais pourquoi est-ce donc qu'Isaïe a dit qu'il n'avait ni grâce, ni beauté? C'est parce qu'étant en la croix, il était un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils* (I Cor., I, 23). *Et pourquoi est-ce qu'au contraire, nous lisons que Jésus-Christ en cet état avait de la beauté* (I Cor., I, 24)? *C'est parce que ce qui paraît en Dieu une folie est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et que ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que la force de tous les hommes. Cela étant, comment est-ce que Jésus-Christ ne nous semblerait pas beau? Il est beau puisqu'il est Dieu, il est beau puisqu'il est la parole éternelle de son Père, il est beau dans les flancs de sa mère, puisqu'en se revêtant de notre humanité il n'a pas perdu sa divinité; il est beau dans sa naissance, puisque les anges chantent ses louanges; il est beau entre les bras de la sainte Vierge et dans une étable, lorsqu'il ne parle point encore, puisque les rois viennent l'y adorer; il est beau par l'éclat de ses miracles; il est beau au milieu même de ses tourments; il est beau dans le mépris qu'il fait de la mort pour nous donner la vie; il est beau lorsqu'il rend l'esprit; il est beau dans le sépulcre; il est beau dans sa résurrection; il est beau dans le ciel où il règne en sa gloire; et enfin*

il est beau partout, et non-seulement beau, mais la parfaite et souveraine beauté, parce qu'il est la parfaite et souveraine justice.

Voilà, ma fille, de quelle sorte parle saint Augustin, et si vous regardez comme lui Jésus-Christ avec les yeux de la foi, et comme les apôtres le regardèrent sur le Thabor, au lieu de vous sembler difforme, ainsi qu'à ces hommes charnels qui le méprisèrent dans sa passion, il vous paraîtra plus resplendissant de lumière que le soleil, et ses vêtements plus blancs que la neige (*Luc., IX*). Or, nous sommes ces vêtements, parce qu'il considère notre foi en lui, notre amour pour lui, et le plaisir que nous prenons à publier ses louanges comme des ornements que nous tâchons d'ajouter à sa gloire; et il embellit tellement nos âmes par la grâce et la justice dont il les pare, qu'elles sont plus brillantes de lumière que le soleil, et plus blanches que la neige, lorsque par la rédemption qu'il leur a acquise, elles reconnaissent leur difformité, et que pour être purifiées de toutes leurs taches, elles ont recours à cette piscine du sang qu'il a répandu pour notre salut. C'est de cette sainte piscine qu'elles sortent si blanches, si justes et si riches des grâces et des dons qu'elles reçoivent de leur divin Epoux, qu'elles sont capables de donner de l'amour à Dieu, et qu'ainsi nous pouvons chanter avec autant de vérité que de joie ces paroles du Cantique : *Et le roi concevra de l'amour pour votre beauté.*

MÉDITATIONS

SUR LES VERTUS DE SAINTE THÉRÈSE, POUR LA NEUVAINÉ QUI PRÉCEDE SA FÊTE,

PAR SON ÉMINENCE LE CARDINAL LAMBRUSCHINI,

TRADUITES DE L'ITALIEN.

PREMIER JOUR.

MÉDITATION PREMIÈRE

De la foi de sainte Thérèse.

I. Réfléchissez sur la simplicité de la foi de sainte Thérèse. Cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres et qui doit être considérée comme le principe élémentaire de la vie spirituelle, est appelée, par saint Paul *la substance des choses que l'on doit espérer, la preuve des choses qui ne sont point sensibles* (*Hebr., XI, 1*) (1). Il suit de là que, pour avoir une véritable foi, il ne faut pas espérer comprendre les objets de notre croyance, laquelle étant fondée sur le témoignage infailible de Dieu, rend inutiles et dangereux l'examen et l'esprit de curiosité touchant les articles de foi. Ce fut ainsi que cette sainte pratiqua cette vertu. Elle éprouvait une vive satisfaction, soit qu'on lui parlât des vérités surnaturelles, soit qu'elle les méditât, même quand elle les comprenait peu, ou qu'elle n'en avait aucune idée. Elle était ravie d'admiration en considérant que la suprême intelligence a su exprimer en un seul mot les plus profonds mystères; et, tout habituée qu'elle était à s'entretenir avec de savants personnages, de qui elle aurait pu apprendre l'exposition (2) des plus grands mystères de la religion, elle ne

(1) C'est plutôt ici une description qu'une définition de la foi : l'Apôtre fait mention de l'objet final de cette vertu, et non de son objet matériel; il en fait connaître le motif et non la nature, ce qui suffisait pour son sujet.

(2) Nous avons cru devoir traduire ainsi, attendu que les plus grands savants ne pourront et ne devront jamais donner d'autre explication d'un mystère qu'une exposition claire de la signification des termes, d'après les décisions de l'Église ou le sentiment des docteurs catholiques.

semble pas les avoir jamais interrogés, ou même avoir souhaité s'instruire sur la manière d'être, ou le mode de production de telle ou telle merveille. Elle écrit dans sa Vie : *Je m'informais à la vérité si telle ou telle action était peccamineuse, mais j'étais satisfaite de connaître que Dieu avait ainsi ordonné les choses; j'étais alors moins surprise que portée à l'admiration; ainsi, ma dévotion naissait des difficultés et s'accroissait comme elles* (Vie de sainte Thérèse, VI, 28). Elle dit ailleurs : On ne doit pas vouloir comprendre les secrets de Dieu : *Si nous avons foi en sa toute-puissance, nous devons avoir l'assurance que des vermisseaux comme nous ne peuvent s'élever jusqu'à sa grandeur* (Mans., VI, 4). Voilà ce que pensait et ce que disait sincèrement notre sainte touchant la foi, bien que très-éclairée dans les voies de Dieu, et que très-versée dans la science des mystères les plus sublimes. Or, est-ce là notre foi? Notre croyance est-elle d'une simplicité aussi aimable, aussi évangélique? Au contraire, ne prétendons-nous pas soumettre à des recherches inutiles, et avec de misérables arguties, les vérités révélées par Dieu même, au lieu de les croire sans chercher à les comprendre? Nous devons être entièrement satisfaits de savoir que Dieu nous les a fait connaître et que l'Eglise nous les enseigne. Ah! travaillons à anéantir notre orgueil, imitons sainte Thérèse dans la simplicité de sa foi et, si notre esprit est inquiété par des doutes, qui sont des tentations contre cette vertu, loin de nous livrer à des recherches et à des discussions, disons : « Je crois, Seigneur, oui, je crois tout ce que vous m'avez révélé et tout ce que l'Eglise propose à ma croyance. Mais fortifiez ma faiblesse par votre toute-puissance. » *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam* (Marc, IX, 23).

II. Méditez sur l'humilité de la foi de sainte Thérèse. La manière dont elle croyait avait été approuvée par les personnages les plus recommandables par leur science et par leur sainteté, tels que les saint François Borgia, les saint Pierre d'Alcantara, les Juagnez, les Bagnez et tant d'autres grands maîtres dans la doctrine de l'Eglise; cependant son humilité la porta à soumettre de nouveau ses écrits et ses idées au fameux Salazar, alors inquisiteur général du saint-office en Espagne, et ensuite évêque de Salamanque; son but était de s'assurer qu'elle n'errait pas sur des matières aussi graves. Aussi, le trouble ne la saisit point quand elle se vit accuser à Tolède et à Séville au tribunal de l'inquisition (1), et lorsque, résidant à Véas, elle sut que l'histoire de sa Vie allait être examinée par des juges vertueux et incorruptibles, elle fut au contraire très-satisfaite et proclama que ce serait pour elle une occasion d'être éclairée sur l'erreur et de chercher à en sortir si elle y était tombée par mégarde. Elle mettait sa jouissance à être humble enfant de l'Eglise catholique, et aimait à répéter *que quand bien même tous les anges lui manifesteraient un secret qui fût de nature à l'éloigner d'une manière quelconque des maximes de la foi, tout en révéralant leur dignité, elle ne les croirait pas; que dans ce cas elle n'interrogerait aucun savant et ne s'embarrasserait d'aucun raisonnement, persuadée qu'elle serait qu'ils sont plutôt des démons que des anges*. Elle eut donc une véritable humilité qui la portait à soumettre sans hésitation son intelligence à l'Eglise, pour obéir à Jésus-Christ, selon la maxime de saint Paul (II Cor., X, 5). Que notre manière d'agir diffère de la sienne, bien que nous en sachions moins qu'elle dans la science de Dieu! Nous tenons opiniâtrément à nos idées en matière de religion, nous résistons même, dans le tribunal de la réconciliation, aux conseils d'un directeur éclairé, nous sommes mécontents s'il improuve nos opinions. Nous trouvons ses avis trop simples, nous en rions, il n'en sait pas assez à nos yeux, comme si nous avions le droit de juger ceux que Dieu a érigés en docteurs dans Israël. Jésus-Christ cependant commande l'obéissance à ses

(1) On verra plus bas ce qu'est ce tribunal, et l'époque de son érection en Espagne.

ministres. Avouons donc nos torts, rougissons de voir combien notre foi est dépourvue de l'indispensable esprit d'humilité qui animait sainte Thérèse. Ayons désormais plus de soumission aux enseignements de la foi, soyons plus humbles, et n'oublions pas que celui qui croira sera sauvé en le jour du Seigneur, et que celui qui ne croira point sera condamné. *Qui crediderit... salvus erit : qui vero non crediderit, condemnabitur* (Marc., XVI, 16).

III. Considérez maintenant l'activité de la foi de sainte Thérèse. La foi sans les œuvres, dit saint Jacques, est une foi morte (Jac., II, 26). Elle est la reine des autres vertus, et, comme une bonne plante, lorsqu'elle s'est enracinée dans une terre choisie, elle produit abondamment d'excellents fruits. Or, notre sainte montra par ses œuvres la vivacité de sa foi. Aussi professait-elle un grand respect, non-seulement pour le clergé et les sacrements, mais encore pour les rites de l'Eglise, les reliques, les chapelets, les saintes images et l'office divin, qu'elle récitait avec beaucoup de piété et de recueillement. C'était sa foi vive qui excitait en elle un zèle si ardent et si extraordinaire pour l'exaltation de l'Eglise, zèle qui lui faisait proclamer *combien serait heureux celui qui mépriseraient mille royaumes pour propager la foi, quand il ne convertirait qu'une seule âme! Que cette fonction lui serait avantageuse! il y conquerrait un royaume impérissable*. De là aussi le grand intérêt qu'elle portait à la conversion des hérétiques, lequel lui aurait fait tenter tout ce qu'elle aurait pu ; son courage, au dessus de la délicatesse de son sexe, aurait tout risqué pour leur découvrir leurs égarements ou pour les instruire. De là enfin la sollicitude qui la porta à doter l'Eglise d'un nouvel ordre religieux en réformant le Mont-Carmel, dont la mission fut de s'occuper à la défense et à la propagation de la foi. Comment se persuader qu'on est animé d'une foi vive, si l'on n'en pratique les œuvres, si l'on ne professe pas pour l'Eglise un amour filial, si l'on n'observe pas ses lois, si l'on ne fréquente pas ses sacrements, qui sont la vraie source de la vie de l'âme, et si l'on ne respecte pas ses ministres? Cependant qu'il est peu de fidèles qui manifestent leur croyance par leurs œuvres! il est vrai, du plus grand nombre, que leur foi est plus théorique que pratique. Saint Jacques dit pourtant que c'est là la foi des démons (Jac., II, 19). Si telle était la nôtre, elle ne contribuerait pas à notre justification. Humilions-nous de nos négligences passées, qu'à l'avenir notre foi soit plus active, afin que, pratiquant des œuvres de la foi comme notre sainte, comme elle nous parvenions, par cette vertu, au salut éternel. Ainsi soit-il.

PRIÈRE. Comment ai-je pu, après avoir reçu de Dieu le don de la foi sans l'avoir mérité, faire jusqu'à présent assez peu de cas de cette vertu pour ne pas m'être mis en peine de la rendre active? Comment n'a-t-elle produit en moi aucun des fruits pour lesquels Dieu m'en avait gratifié dans sa bonté? Il m'a fait naître dans le sein de l'Eglise; il m'a, dans la vue de mon salut, éclairé du flambeau de sa parole, et moi, faisant peu de cas du trésor de la foi, j'ai fermé les yeux à la lumière divine. Je ne me suis pas mis en peine d'apprécier ce don, ou je n'y ai pensé que légèrement; je n'ai pas rempli exactement les obligations qu'il m'imposait. O négligence! ô ingratitude! Intercédez pour moi, grande sainte, vous qui fûtes animée d'une foi si simple, si humble, si active; obtenez-moi de notre Dieu une foi semblable à la vôtre. Seigneur, j'ai erré, j'ai quitté le sentier de la vérité : *Erravi a via veritatis* (Sup., V, 6); je le reconnais et j'en gémiss. Que mon repentir, qui me détermine à solliciter de vous le pardon de mes égarements, témoigne de la ferme détermination que je prends de vivre selon l'esprit de la foi. Ne me privez pas, ô mon Dieu, de votre grâce, de votre lumière et des autres fruits de votre miséricorde; faites que, agissant à

l'avenir en vrai fidèle, comme sainte Thérèse, je me dispose à contempler avec elle dans le ciel ce qui fait maintenant l'objet de ma croyance. Ainsi soit-il.

PRATIQUE. Rendez votre foi active par l'exercice. 1° Récitez-en souvent les actes avec dévotion et humilité. 2° Bannissez promptement tout doute sur la foi. 3° Si vous avez de mauvais livres, brûlez-les et fuyez ceux qui parlent contre la religion. 4° Enfin, remplissez les devoirs commandés par la foi. Saint Bernard dit que l'Évangile est le miroir de la vérité; que chacun s'y voie tel qu'il est en effet, pourvu qu'il souhaite ne pas se tromper : *Evangelium, speculum veritatis, nemini blanditur, nullum seducit, talem in eo se quisque reperierit qualis fuerit* (Serm. I, de quinze pan.). Faites donc disparaître les taches que l'Évangile vous découvre, et vous vivrez selon la foi. Prononcez souvent cette fructueuse oraison jaculatoire : « Je crois, Seigneur, mais fortifiez ma foi. »

DEUXIÈME JOUR.

MÉDITATION II.

De la pénitence de sainte Thérèse.

I. Méditez sur l'empressement que montra sainte Thérèse à embrasser la pénitence. Aussitôt qu'elle eut remarqué la frivolité et le danger des choses de ce monde, et qu'elle eut connaissance de cette effrayante sentence du Sauveur : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*, elle se résolut à embrasser la vie pénitente dans un cloître. Elle n'avait que seize ans, et assurément elle n'avait jamais péché mortellement. Sommes-nous aussi innocents? Ne nous sommes-nous jamais entendu inviter à la pénitence par la voix d'un prêtre, par celle d'un confesseur, et surtout par la voix intérieure et toute miséricordieuse du Seigneur lui-même? Souvent, en assistant à des prédications, ou en pratiquant des exercices de piété, ou dans notre conscience troublée, nous avons entendu ces paroles : « O pécheur! rentre dans la bonne voie; retournez à la vertu, vous tous qui suivez l'erreur et la vanité. » *Redite prævaricatores ad cor* (Isaï., XLVI, 8). Pourquoi cette lenteur à nous convertir? Pourquoi ne pas nous écrier promptement, avec l'enfant prodigue : *Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi* (Luc, XV, 18)? Oui, je romprai mes fers, je secoueraï le joug honteux du péché, j'irai à mon Père céleste; je lui dirai, profondément humilié : « J'ai péché, je le confesse; j'ai eu le malheur de pécher contre vous. » *Pater, peccavi!* Hâtons notre retour : c'est peut-être pour la dernière fois que nous sommes appelés. O Dieu miséricordieux! couvrez-moi de toute votre compassion; je suis déterminé à me donner à vous sans aucun retard. *Domine Deus, converte nos!*

II. Considérez que la pénitence de sainte Thérèse non-seulement fut empressée, mais qu'elle fut entière. Sa conscience lui reprochait un penchant trop vif qu'elle eut, jeune encore, pour la recherche du maintien, des ajustements et de la parure, un peu d'abandon avec un gentilhomme qui aimait sa conversation et l'agrément de son esprit, quoique ni la modestie, ni les convenances n'en eussent point souffert. Quel serait notre bonheur, si nous n'étions coupables que de telles fautes! Les sectateurs du monde les traitent de bagatelles; mais ceux qui sont dirigés par la lumière surnaturelle apprécient la grandeur de leurs fautes au point de vue de la stricte justice divine, sachant que celui qui voit des imperfections même dans les étoiles, et qui doit peser nos bonnes actions dans la balance de la justice, nous fera rendre un compte rigoureux de celles que nous aurons vicieuses. Le regret qu'eut

notre sainte des fautes les plus légères lui fit prendre un cilice de fer couvert d'aspérités, qui meurtrit toute sa chair innocente. Elle prenait souvent une sévère discipline, au moyen soit de faisceaux d'orties, soit de trousseaux de clés; elle s'en frappait avec tant de vigueur, qu'elle ouvrait de nouvelles plaies dans celles qu'elle s'était déjà faites. Quel spectacle attendrissant! Pour déchirer sans ménagement son corps innocent, elle se couchait à demi-nue sur des fagots d'épines rassemblés dans ce but. Que penser de ces actes de mortification? comment y comparer notre sensualité? Cependant nos iniquités ne sont pas légères; peut-être nous sommes-nous rendus coupables de grands crimes! *Delicta quis intelligit (Ps. XVIII, 13)*? Peut-être avons-nous commis une multitude innombrable de péchés: *Peccavimus super numerum arena maris*. Or, nous sommes dans l'obligation de satisfaire pour nos péchés par une pénitence salutaire, ou bien nous les expierons par le feu. Que voulons-nous faire? à quoi nous déterminons-nous? Puisque nous avons péché si facilement, que notre pénitence soit entière: *Pro mensura peccati erit et plagarum modus (Deut. XXV, 2)*.

III. Considérez enfin que la pénitence de sainte Thérèse fut continuelle. Si l'exemple de saint Paul, qui portait toujours sur son corps la mortification de Jésus, a été imité, c'est sans contredit par notre sainte. Elle se considérait comme la plus grande pécheresse et désirait toujours de nouveaux tourments jusqu'à la fin de sa vie; elle s'en serait infligé davantage si l'obéissance ne l'eût quelquefois empêchée de le faire. Elle ne buvait jamais de vin; jamais, se portant bien, elle ne mangeait de viande; jamais en rien elle ne satisfaisait complètement à son appétit, et, ce qui est prodigieux, c'est que des infirmités presque continuelles et de pénibles voyages entrepris pour la réforme du Carmel n'interrompirent pas ses austérités. Voilà comment agissait sainte Thérèse. Faisons-nous de même? Ne pensons pas qu'il nous suffise d'avoir goûté une seule fois le calice amer de Notre-Seigneur. Le danger est continuels comme le combat, il doit en être de même de la mortification. *Castigo corpus meum*, dit saint Paul, *et in servitutem redigo (I Cor., IX, 27)*. Observons que l'Apôtre ne dit pas avoir châtié son corps pour expier le passé, mais il dit qu'il le châtie pour assurer le présent et l'avenir: *Castigo, redigo*. Exerçons sans cesse la mortification chrétienne à l'exemple de sainte Thérèse, et nous serons heureux.

PRIÈRE. O mon Dieu et mon père! il n'existe pas une créature aussi insensée que moi. Depuis que votre sang précieux a levé la sentence dont la justice divine m'avait frappé, des chutes sans nombre l'ont fait renouveler. Je n'ignorais pas que pour la lever vous vouliez des œuvres d'une humble pénitence; cependant, qui a moins pratiqué cette vertu, qui l'a plus redoutée que moi? Loin de gémir sur mes iniquités, et d'en subir l'expiation par la mortification continuelle, j'y suis retombé sans retenue, j'ai eu de l'aversion pour le remède que j'aurais dû employer. Votre miséricorde seule vous a déterminé à me supporter avec patience jusqu'aujourd'hui. Quand je réfléchis sur la vie pénitente qu'a menée sainte Thérèse, malgré son innocence, je vois clairement combien ma délicatesse m'a rendu coupable sous le poids accablant de tant d'iniquités. Elles crient vengeance contre moi; mais, Seigneur, je me prosterne devant vous, humilié et contrit, pour vous adresser, avec le plus innocent de vos prophètes, ces paroles: *Dimittite me ut plangam, antequam vadam, et non revertar (Job., X, 10)*. Vous m'avez toléré jusqu'à présent, vous me faites comprendre, par cette méditation, la nécessité indispensable de faire pénitence pour arriver au salut; accordez-moi donc encore un peu de temps pour que, par mes gémissements, je puisse expier le passé, remédier au présent et

me précautionner contre l'avenir. Grande sainte, obtenez-moi cette grâce, afin qu'après avoir imité votre pénitence dans le temps, je partage votre gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PRATIQUE. Exercez la pénitence intérieure, 1° en excitant souvent en vous la douleur sur vos iniquités; 2° en abhorrant l'apparence même du péché; 3° en cherchant, par votre bon exemple, à réparer le mal que peut-être vous avez occasionné. Livrez-vous encore à la pénitence extérieure en soumettant constamment le corps à l'esprit; imposez-vous aujourd'hui une privation de quelque chose d'innocent qui pourrait vous être agréable ou commode. Adressez-vous souvent ces paroles : « Point de milieu; ou la pénitence, ou l'enfer. »

TROISIÈME JOUR.

MÉDITATION III.

De l'obéissance de sainte Thérèse.

I. Considérez que; selon l'Apôtre, ceux-là sont de vrais enfants de Dieu, qui n'ont en vue; dans ce qu'ils font, que la volonté de Dieu, laquelle on ne peut observer que par obéissance. *Quicumque spiritu Dei aguntur sunt filii Dei* (Rom., VIII, 14). Sainte Thérèse comprit bientôt cette vérité qu'elle pratiqua si affectueusement, qu'elle a pu s'appliquer ces paroles du Sauveur : *Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé* (Joan., IV, 34). Il est nécessaire, pour plaire à Dieu, que nous obéissions sans esprit de recherche et de curiosité, quand sa volonté nous est manifestée par des supérieurs légitimes. Une telle obéissance est dite aveugle, parce que, excluant tout examen, elle détermine la soumission à Dieu en tout ce qui est prescrit, pourvu qu'il soit honnête de sa nature. C'est ainsi que l'obéissance de sainte Thérèse fut aveugle; elle était peinée quand ses confesseurs lui motivaient leurs avis, et comme c'était assez pour elle de connaître ce qu'elle avait à faire, elle les pria de ne pas prendre la peine de lui déduire les motifs de leurs prescriptions. Chose admirable! elle pratiquait ce genre d'obéissance non-seulement dans les choses faciles, mais encore dans les entreprises les plus laborieuses et même dans celles qui étaient contre ses idées et ses inclinations. On remarquait surtout sa joie quand elle avait à exercer des actes difficiles ou désagréables. Il n'est donc point surprenant que, vu le rapport qui existait entre ses paroles et ses sentiments, elle ait écrit que *pour tous les biens du monde elle n'aurait pas négligé une seule des choses ordonnées par son confesseur, et qu'elle aurait cru s'être étrangement égarée s'il lui fut arrivé de ne point faire tout et de la manière prescrite*. Elle dit aussi que *quand tous les anges se réuniraient pour lui donner un avis contraire à celui de ses supérieurs et de ses confesseurs, elle ne les écouterait pas, bien que persuadée de leur présence, n'étant décidée à obéir qu'à ceux qui sur la terre tiennent la place de Dieu*. Elle donna une preuve insigne de son obéissance au P. Alvarez, son confesseur. Elle l'avait consulté par écrit sur une affaire qui concernait l'œuvre de la réforme, la décision était urgente; le P. Alvarez, qui répondit sur-le-champ, lui défendit sur le revers de la lettre de l'ouvrir avant deux mois. Notre sainte obéit sans raisonner ni sur la singularité de l'ordre, ni sur les entraves qu'un tel délai pouvait apporter à ses desseins. Bref, elle obéissait avec la simplicité d'un enfant; et nous, nous ne pouvons soumettre notre volonté quand un supérieur, soit ecclésiastique, soit séculier, nous intime la sienne. Nous exigeons qu'il nous découvre son but et ses intentions; s'il nous dissimule ce qu'il n'est pas tenu de nous dire, et ce que souvent il est de notre intérêt d'ignorer, que de murmures! Ne perdons point de vue ces paroles sacrées : *Quasi peccatum ariolandi est repugnare* (1 Reg., XV,

23). Quiconque n'obéit pas en aveugle, surtout à ses confesseurs, se rend coupable du péché des devins, puisqu'il prétend connaître ce qu'il doit ignorer pour son bien ; il est donc clair qu'il résiste à la volonté de Dieu. Ne désirons connaître, à l'exemple de notre sainte, que cette volonté suprême, souhaitons de l'accomplir aveuglément sans en rechercher les motifs : *Domine, quid me vis facere* (Act., IX, 6) ? Demandons sans cesse : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

II. Méditez sur la prompte obéissance de sainte Thérèse. On obéit avec promptitude, selon saint Léon, quand ce qui est commandé nous agréé. Une obéissance de ce genre n'est pas rare, et si notre sainte n'en eût eu qu'une semblable, il n'y aurait pas matière à éloge. Mais elle obéissait avec autant de courage que de promptitude, même contrairement à ses inclinations et à son amour-propre ; ce fut en immolant ce dernier que son obéissance remporta tant de victoires. Elle avait écrit, pour obéir à un de ses confesseurs, un commentaire des cantiques de Salomon, qu'un de ses directeurs voulut lui faire brûler, elle obéit sans mot dire. Elle ne considéra ni ses peines perdues, ni les beaux sentiments renfermés dans cet ouvrage, ni les lumières qui lui avaient été données pour le faire, ni son utilité réelle. Le pieux P. Crasset dit à ce sujet : « On doit bénir Dieu de cet événement qui a sans doute privé l'Église d'un savant ouvrage, mais qui lui a procuré la gloire d'un exemple d'obéissance aussi héroïque. » Elle aurait également brûlé l'histoire de sa Vie, si Baignez par sa vigilance ne l'en eût empêchée. Celui-ci voulant un jour éprouver de nouveau la prompte obéissance de notre sainte, lui insinua qu'il conviendrait de brûler ce volume ; elle répondit tranquillement et sans hésiter qu'il suffisait qu'il donnât l'ordre pour que la chose fût faite sur-le-champ. La véritable obéissance ne connaît pas de retard. Est-ce ainsi que nous avons toujours obéi ? l'avons-nous fait aussi promptement dans les choses désagréables que dans celles de notre goût ? Combien de fois n'avons-nous pas dit à nos supérieurs : *Loquimini nobis placentia* (Isaï., XXX, 12). Nous ne désirons que d'agréables commandements, auxquels l'obéissance est facile, mais une telle obéissance n'est ni suffisante ni agréable à Dieu. Cherchons donc, comme notre sainte, à nous vaincre promptement et en toutes choses, disant à Dieu avec abnégation : *Non mea voluntas, sed tua fiat* (Luc, XXII, 42).

III. Considérez que sainte Thérèse en toute circonstance obéit sans se plaindre. On rencontre quelquefois, dans les personnes qui s'appliquent à la perfection, une soumission assez prompte de leur propre volonté à celle d'un autre en vue de Dieu, même dans les circonstances difficiles ; mais quand dans les choses qui déplaisent on obéit sans se plaindre, il y a de l'héroïsme, et c'est le fait d'une âme parvenue au point culminant de la perfection : cette obéissance parfaite ne se rencontre que dans ceux qui, morts à eux-mêmes, sont animés de la vie de Jésus-Christ. Mais on appréciera dans notre sainte cette sublime obéissance, si on la considère tantôt renonçant promptement, sur l'ordre de son provincial, à la réforme du Carmel, sans laisser échapper aucune plainte et avec une sorte de gaieté ; tantôt quittant sans murmure le monastère qu'elle avait péniblement érigé, et cela le jour même où elle y avait fait son entrée avec quelques jeunes religieuses de son choix, pour obéir à la prieure de l'Incarnation, qui voulait la fixer auprès d'elle. Enfin, pour taire beaucoup d'actes aussi admirables, elle s'éloigna de Médina sur une mauvaise monture, aussitôt qu'on le lui ordonna, malgré les rigueurs de l'hiver et des douleurs de paralysie. Elle agissait en tout cela sans se plaindre et comme si les choses eussent été dans ses goûts. Quand la Providence, soit par ses dispositions, soit par l'organe de nos supérieurs ou de nos directeurs, nous enjoint

des choses désagréables ou pénibles, que nous plairions à Dieu, si, au lieu de nous plaindre de la difficulté, nous regardions le ciel en disant : « Me voici, Seigneur, faites de moi ce que vous voulez ; à l'exemple de mon Sauveur, je vous obéirai jusqu'à la mort. *Factus est obediens usque ad mortem (Philip., II, 8)*. Il mourut pour nous sans proférer une plainte : *Et non aperuit os suum (Isaï., LIII, 7)*. Si ce n'est point ainsi que nous nous sommes conduits jusqu'à présent, imitons à l'avenir notre sainte, et que chacun dise en toute sincérité : « Non, je ne me plaindrai plus, ô mon Dieu ! je ne résisterai plus à votre volonté. » *Non contradicam sermonibus sanctis ; fiat, fiat mihi secundum verbum tuum.*

PRIÈRE. O Roi du ciel et de la terre qui dominez toutes choses, quand exécuterai-je votre sainte volonté avec simplicité, promptitude et empressement, ainsi que vous l'exigez si justement ? Misérable ! je n'ai été jusqu'ici qu'un enfant indocile, je me suis trop souvent soustrait criminellement à l'autorité de votre aimable loi : *Abii vagus in via cordis mei (Isaï., LVII, 17)*. Mon unique ressource est d'expier mes rébellions par des sanglots. Dans votre bonté, Seigneur, vous m'invitez malgré mes offenses à revenir à vous : *Revertere, revertere, filia vaga*. Je me sou mets enfin à toutes vos volontés ; car, outre le devoir, c'est pour mon bonheur, puisque celui qui vous obéit sera sauvé : *Verbum patris custodiens filius extra perditionem erit (Prov., XXIX, 27)*. Grande sainte, modèle accompli de soumission, priez Dieu pour moi, afin que je ne méconnaisse plus l'obligation de la sainte obéissance.

PRATIQUE. Cultivez la pratique de l'obéissance : 1° en acceptant humblement les afflictions que Dieu vous enverra ; 2° en suivant avec promptitude et docilité les avis de votre directeur ; 3° en observant avec joie les ordres de vos supérieurs. Cherchez à vous persuader que ce que vous avez à faire est ce qu'il y a de plus favorable, et répétez souvent : « Seigneur, je suis votre serviteur et l'enfant de votre sainte volonté. »

QUATRIÈME JOUR.

MÉDITATION IV.

De l'amour que sainte Thérèse avait pour Dieu.

I. Méditez ces paroles de l'épouse des Cantiques : *L'amour est fort comme la mort (Cant. VIII, 6)* ; aucune difficulté ne l'arrête et il les surmonte toutes. Quiconque aime véritablement Dieu doit l'aimer par-dessus tout, avec une force irrésistible qu'aucune opposition, qu'aucun amour créé ne puisse dominer. Tel fut l'amour divin dans sainte Thérèse : son frère, Lorenzo di Cepeda, formé à son école, nous apprend sa prodigieuse abnégation. Elle allait si loin, que notre sainte avait pris la détermination de quitter son disciple, et qu'elle l'aurait fait en effet en partant de Séville, sans une défense expresse de Dieu. Son amour pour Dieu se manifesta aussi, quand elle se vit contrainte de suspendre l'oraison à cause de ses graves infirmités : cette cruelle privation lui fit répandre des larmes abondantes. Enfin cet amour l'avait détachée de toutes les choses terrestres, de tout bien créé, dont aucune n'a été capable de l'affaiblir en elle. Aussi écrit-elle : *A moins que Dieu ne m'ôte, pour me punir, la pensée de lui-même, il me semble qu'il n'est pas possible qu'aucune créature captive tellement mon cœur, que je ne m'en dégage dès l'instant où je dirigerais de nouveau mes souvenirs vers lui*. Tous les objets dont elle était entourée lui rappelaient son bien-aimé : les fleurs, les plantes, les eaux, les anges, la terre, le ciel, la portaient vers lui, elle ne vivait que pour lui. Tel fut l'amour de notre sainte pour Dieu.

Les marques de cet amour invincible sont de se tenir, autant que l'on peut, en présence de Dieu, de le rechercher promptement quand il s'éloigne de nous, de goûter la suavité de sa conversation, de souhaiter qu'il soit connu et aimé de tous, de s'entretenir avec plaisir de ses bienfaits, et de chercher à y répondre en lui faisant l'offre de tout ce que, par sa grâce, nous avons fait, dit ou pensé. Actuellement, conférons nos sentiments avec l'amour de sainte Thérèse. Avons-nous, jusqu'à présent, aimé Dieu exclusivement? L'avons-nous fait persévéramment? Faisons-y bien attention. Hélas! si l'amour déréglé des créatures a corrompu notre cœur au détriment de ce pur amour, comme cela n'arrive que trop souvent, avouons que nous sommes loin d'aimer Dieu comme nous le devons, souhaitons ardemment de le faire à l'avenir, demandons vivement cette grâce en disant avec les saints : « O feu qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre, mon Dieu, qui êtes la charité même, embrasez mon cœur! » *O ignis, qui semper ardes et nunquam exstingueris, charitas, Deus meus, accende me.*

II. Considérez que l'amour de sainte Thérèse fut continuel. Elle ne sépara jamais de Dieu ni son cœur, ni ses affections. L'assiduité près de l'objet que l'on aime est la preuve du plus sincère amour. Notre sainte était continuellement si intimement unie à son Dieu, à l'Eglise, au parloir, à la sacristie, dans sa cellule, sur les voies publiques, soit qu'elle fût recueillie, soit qu'elle parlât, que les extases dont elle était gratifiée paraissaient à l'extérieur. Elle demeurait immobile quand elle entendait prononcer le nom de Dieu, tant elle l'affectionnait. Il lui fallait tant de contention pour s'occuper de choses qui ne se rapportaient pas immédiatement à Dieu, que, s'adressant à une personne qui avait sa confiance, elle ne fit pas difficulté de s'exprimer ainsi : *Si Dieu me tient dans cet état, il ne me sera guère possible de rendre compte des opérations dont il m'a chargée; car il me faut tant d'efforts pour écrire ou penser relativement aux choses que j'ai à traiter, qu'il semble que je sois entraînée violemment à m'unir à Dieu.* Ce qui prouve que l'intensité de l'amour divin était extrême en elle, c'est que Dieu, en récompense, lui fit au cœur, par le ministère d'un ange, une marque visible : il manifestait par là la blessure mystique qui attirait sa servante vers lui, comme une fontaine d'eau vive dirige les pas du cerf altéré. Notre amour a-t-il cette constance, cette force? nos pensées nous portent-elles sans cesse vers Dieu, comme celles de sainte Thérèse? qui peut se dire constamment uni à son bien-aimé? qui est-ce qui est assidûment occupé à le chercher? qui est-ce qui marche toujours en sa présence? L'Apôtre cependant exige que le chrétien pense constamment à Dieu : « Soit que vous mangiez, dit-il, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I Cor. X, 31). Mon Dieu, puisque c'est ainsi que je dois agir, je reconnais que jusqu'à présent je ne vous ai point aimé. Que votre miséricorde crée en moi un cœur nouveau et un esprit droit, afin que désormais je n'aime que vous et pour toujours. *Cor mundum creau in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis* (Ps. L, 12).

III. Considérez que l'amour de sainte Thérèse fut exclusif. Elle n'y cherchait aucun plaisir personnel, aucune consolation, Dieu seul en était l'objet. Sa belle âme en ressentait un calme, une satisfaction inexprimables; cependant elle fut éprouvée plusieurs années par des sécheresses et des troubles intérieurs qui l'affligeaient beaucoup; mais au milieu de ces cruelles anxiétés, elle aimait toujours Dieu avec la même ardeur qu'elle le faisait, lorsqu'elle était inondée de consolations. Quoique son amour fût tendre, elle n'y cherchait point sa propre satisfaction, mais Dieu seul. Aussi, souvent elle s'écriait : *Seigneur, il*

fruit que je souffre, puisque vous avez tant souffert, faites en moi votre volonté, et puisse votre majesté ne point gratifier de votre amour si précieux ceux qui ne se proposent à votre service que leur propre satisfaction. Souvent elle entendait Dieu lui dire : « Vous êtes à moi et je suis à vous. » Elle répondait aussitôt : *Je ne songe pas à moi, mais uniquement à vous.* Elle s'exprimait ainsi du plus profond de son cœur, elle n'aspirait qu'à aimer Dieu de plus en plus. Que nous devons nous confondre à la vue de notre faiblesse, quand le Seigneur, dans sa miséricorde, nous visite par des tribulations et qu'il nous offre de partager les souffrances du Calvaire ! Quelquefois nous nous plaignons ; tantôt nous nous troublons, même en sa compagnie, s'il ne nous comble pas de consolations non méritées ; tantôt nous suspendons nos pratiques de piété, si nos inclinations et nos vues ne sont point satisfaites. En tout cela, on n'aime pas Dieu pour lui-même, mais uniquement pour soi. La croix est le seul point de mire des vrais amis de Jésus ; c'est en terminant sa carrière mortelle sur cet instrument douloureux, par tant de souffrances et une agonie si déchirante, qu'il nous donna les dernières preuves de son amour extrême. Ceux donc qui ne se portent pas vers la croix ne peuvent prétendre qu'ils aiment le Sauveur : ceux-là seulement l'aiment, qui l'aiment sur la croix. Désabusons-nous, si nous voulons plaire à Dieu et n'aimer que lui à l'exemple de sainte Thérèse ; comme elle, n'accordons nos affections qu'à Dieu seul.

PRIÈRE. O mon Seigneur et mon roi ! que votre bonté, que votre douceur sont adorables ! Vous exigez que nous vous aimions, et vous réservez des peines sévères à ceux qui ne vous aiment pas. Mais, Seigneur, quelle peine, soit en ce monde, soit en l'autre, est assez cruelle pour être comparable à la privation de votre amour ! Cependant, dans mon aveuglement, jeme suis infligé cette peine quand, me laissant aller à la vanité des choses terrestres, j'ai cessé de vous aimer. Daigne votre miséricorde me pardonner mes égarements, je ferai en sorte que maintenant mon amour répare mes torts passés. O mon Dieu ! je vous aime par-dessus tout, vous êtes le souverain bien ; il est juste que je vous aime, puisque vous êtes l'unique rémunérateur. Mon intérêt me commande aussi de vous aimer ; je suis donc profondément contristé d'avoir commencé trop tard à le faire. *Sero te cognovi, sero te amavi, o bonitas tam antiqua et tam nova (S. Aug. Confess.).* Mais, comme vous ne repoussez pas mon faible amour, et que vous me mettez sous les yeux l'exemple d'une sainte qui n'a vécu que pour vous aimer, je veux le faire moi-même de tout mon pouvoir et sans relâche, afin qu'au sortir de cette vie je vous aime d'un amour éternel. J'ai recours à vous, par l'intercession de sainte Thérèse, ô Marie, mère du pur amour ! Obtenez-moi la grâce d'aimer de toute mon âme mon souverain bien, que mon cœur vive en Jésus, de Jésus, et soit tout entier pour votre Jésus et le mien. *Fac ut ardeat cor meum, in amando Christum Deum, ut sibi complaceam. Amen.*

PRATIQUE. Montrez votre amour pour Dieu, 1° en tenant votre cœur éloigné de tout péché, par l'observance exacte de la loi de Dieu. Jésus-Christ a dit : *Si vous m'aimez, gardez mes commandements* (Joan., XIV, 15) ; 2° en vous privant des conversations de pur agrément, comme détournant votre cœur de l'amour de Jésus, et comme étant dangereuses ; 3° en vous familiarisant avec la pratique de la présence de Dieu. Le Psalmiste nous invite à chercher le Seigneur, à persévérer dans cette recherche, et à toujours chercher sa face. Dieu a dit à Abraham : *Marchez en ma présence et soyez parfait.* Afin de ne point vous distraire de cette divine présence, dites souvent quand vous serez à l'église : « Seigneur, venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

CINQUIÈME JOUR.

MÉDITATION V.

De l'excellent esprit d'oraison de sainte Thérèse.

I. Considérez que l'oraison de sainte Thérèse fut humble. *L'humilité, dit-elle, opère toujours, comme l'abeille qui fait le miel dans sa ruche. Tout est perdu sans cette vertu, qui sert de fondement à l'oraison; mais plus l'âme s'humilie dans la prière, plus Dieu l'élève (Mans. I, c. II).* Et ailleurs : *Ceux qui se livrent à la contemplation doivent élever l'étendard de l'humilité, et supporter les coups sans jamais en rendre. Leur devoir est de souffrir comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de porter la croix sans jamais s'en dessaisir, sans montrer la moindre faiblesse; ils ont reçu à cette condition une charge aussi honorable (Ibid.).* La prière serait infructueuse et déplairait à Dieu si elle n'était jointe à l'humilité, puisque le Saint-Esprit nous déclare que la grâce n'est donnée qu'aux humbles de cœur. Notre sainte, convaincue de cette vérité importante, entreprit généreusement de la mettre en pratique, et elle y réussit d'une manière si éclatante qu'on lui donna généralement le titre glorieux de *maître de l'oraison*. Aussi, quoique très-éclairée dans les voies de Dieu, elle était pénétrée de sentiments si humbles lorsqu'elle se mettait en sa présence, qu'il était facile de voir qu'elle se jugeait indigne de ses entretiens, comme étant la plus grande de toutes les pécheresses. Elle parvint, par une telle humilité qu'elle apporta constamment dans la prière, à s'établir dans une abnégation absolue d'elle-même et dans une indifférence complète à toutes les dispositions de la volonté de Dieu, laquelle l'éloignait de toute recherche d'elle-même et de ses propres consolations, et ne lui laissait avoir en vue que la gloire de son Créateur. Son humilité et son ardeur ne l'abandonnaient point dans l'oraison, malgré ses aridités et les tentations du démon; quand elle n'était point exaucée, elle ne cessait point de prier, dans la persuasion que le refus lui serait plus profitable. Sommes-nous animés de telles dispositions? Sommes-nous humbles dans la prière? Quand Dieu nous éprouve par des sécheresses, pourquoi cet ennui, ce chagrin? Pourquoi perdre le goût de l'oraison dès que nous n'y éprouvons plus de sensibilité? Enfin, pourquoi se plaindre de Dieu quand, pour des raisons cachées, il ne nous exauce pas? Ces défauts, dans lesquels nous tombons si souvent, révèlent notre peu d'humilité dans la prière. Changeons de manière d'agir en ce point, prions avec humilité à l'exemple de sainte Thérèse, pour que notre prière glorifie Dieu et nous soit salutaire. Car il est écrit : *La prière de celui qui s'humilie pénétrera le ciel... et en fera descendre les grâces du Très-Haut (Ecclésiastique, XXXV, 21).*

II. Considérez que l'oraison de sainte Thérèse fut fervente. La ferveur est le feu de la charité dont les effets ne se concentrent point dans l'intérieur de l'âme, mais qui réagit au dehors. Tels furent les résultats qu'elle produisit dans sainte Thérèse. Lorsqu'elle psalmodiait, elle tenait, à l'exemple du prophète royal, son âme toujours unie à Dieu. La contemplation des vérités divines l'absorbait tellement dans l'oraison qu'elle ne se sentait plus elle-même; elle ne s'occupait plus du monde et des créatures, mais de Dieu seul, ce qui n'est pas surprenant, si l'on considère que son union étroite avec Dieu était l'aliment de sa ferveur dans la méditation. Aussi, écrit-elle : *Je ne comprends pas que l'on puisse connaître Dieu et agir pour sa gloire, si l'on n'envisage son Rédempteur en songeant à tout ce qu'il a fait pour nous, et surtout à la mort qu'il a soufferte pour notre salut. Ces réflexions*

fécondées des mérites de Jésus-Christ sont seules propres à fertiliser la foi. Sans la méditation il nous est impossible de rendre agissant en nous l'amour divin. Puisse donc notre Sauveur nous faire apprécier le mérite de notre rédemption, la condition du serviteur relativement à celle du maître, la nécessité des œuvres pour le salut, et de la prière contre les tentations (Mans. II, c. 1). C'était avec de tels sentiments qu'elle faisait oraison, ils la portaient continuellement vers son Sauveur, et elle pouvait dire avec le Psalmiste : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis* (Ps. XXXVIII, 4.) *Mon cœur s'est embrasé en moi, mes sentiments y ont produit du feu.* Si nous méditions avec de semblables sentiments, pourquoi n'obtiendrions-nous pas de tels effets ? Si nous ne les éprouvons pas, c'est en nous-mêmes, hélas ! que nous devons en chercher la cause. Nous nous dissipons sans cesse, nous nous préoccupons dans la prière de mille pensées futiles, nous ne nous présentons pas à Dieu suffisamment recueillis, et c'est ce qui fait que nous manquons de ferveur. Réformons-nous à cet égard, tenons, à l'exemple de sainte Thérèse, nos cœurs unis à Dieu, si nous désirons véritablement méditer avec ferveur.

III. Considérez que la prière de sainte Thérèse fut continue. Comme elle désirait sans cesse aimer Dieu de plus en plus, elle demandait que ce sentiment fût en elle de plus en plus actif. L'amour divin était son mobile dans la prière, à laquelle elle s'adonnait pour y trouver Dieu. Son esprit et son cœur étaient fixés en lui, et ses pensées y étaient tellement absorbées qu'il lui en coûtait beaucoup pour prendre de la nourriture ou se livrer au sommeil. Il nous est ordonné de prier sans cesse et sans aucune interruption : *Oportet semper orare et non deficere* (Luc, XVIII, 1) : *Sine intermissione orate* (Thess., V, 17). Saint Thomas commentant ces paroles dit : « L'homme ne peut être dans un état continu d'oraison, mais celle-ci dérive du désir continu de voir Dieu. » Apportons-nous dans la prière ce désir de voir Dieu ? Avons-nous habituellement celui de lui être unis par l'amour ? Comme de la cause dépend l'effet, est-il surprenant que la ferveur manque quand la prière se fait rarement et sans attention ? Une telle négligence prouve que Dieu seul n'est pas l'objet de nos désirs, et que nous nous portons vers les biens terrestres et non vers les biens éternels. Humilions-nous de notre négligence, et rappelons-nous ces paroles d'un saint Père : « L'homme qui ne prie point manque de raison ; sans l'assiduité à la prière, nous serions très-malheureux en cette vie et en l'autre. » Appliquons-nous y donc souvent, à l'exemple de sainte Thérèse, si nous voulons plaire à Dieu et faire notre salut.

PRIÈRE. Puisque j'ai, ô mon Dieu ! tant de motifs pour m'unir à vous, est-il possible que j'aie pu jusqu'à présent négliger de le faire ? Ai-je pu rejeter les moyens si utiles commandés par la religion ? De vous dérive tout bien, et je sais que l'oraison est le canal qui nous transmet vos grâces bienfaisantes ; je n'ignore pas non plus qu'elle allume dans nos cœurs le feu divin de votre amour. Nous devons prier sans cesse, car nous devons vous aimer constamment. Puisque vous êtes le principe de notre vie et de notre bonheur, vous devez être l'unique objet de nos désirs. Hélas ! cependant, que j'ai vécu d'une manière peu conforme à des règles si utiles et si recommandables ! j'ai presque abandonné la prière, dont je devrais faire mon aliment le plus délicieux. O vous qui nous avez enseigné la vraie méthode d'oraison, grande sainte, obtenez-moi de Dieu, du sein de votre béatitude, la grâce d'une prière fervente et continue. Seigneur, quoique indigne de vos miséricordes, je vous offre mon cœur comme un autel, allumez-y le feu d'une oraison continue. J'espère obtenir cette grâce par l'intercession de sainte Thérèse.

Enseignez-nous vous-même à bien prier : *Domine, doce nos orare* (Luc., XI, 1). Amen.

PRATIQUE. Exercez-vous à l'oraison mentale, livrez-vous-y tous les jours pendant une demi-heure. N'oubliez pas que la prière est l'aliment de l'âme, comme le pain est celui du corps, et que l'un et l'autre ont besoin de soutien pour remplir leurs fonctions. Préparez votre âme à la prière, répétez souvent avec humilité : Mon Dieu, qui êtes-vous et qui suis-je ? faites que je vous connaisse et que je me connaisse moi-même : vous êtes mon Dieu et mon tout.

SIXIÈME JOUR.

MÉDITATION VI.

De la dévotion de sainte Thérèse envers la sainte Vierge.

I. Considérez que la sainte Vierge est digne d'un honneur proportionné à sa sublime exaltation et à l'union étroite qu'elle eut avec le Sauveur. Il convient donc de l'honorer comme mère de Dieu, comme reine des anges et des saints, comme instrument principal de la rédemption, comme la première des prédestinés après Jésus-Christ, chef des élus. Or, notre sainte fit preuve dès son enfance d'une grande dévotion pour la sainte Vierge. Elle récitait le rosaire et observait d'autres pratiques de piété qui tenaient de la même dévotion. Elle lui consacra l'ordre du Mont-Carmel, et la choisit pour supérieure du couvent de l'Incarnation, lorsque la direction lui en eut été confiée par le visiteur apostolique, préférant le titre de fille de Marie à celui de supérieure de ses religieuses. Elle établit le jeudi saint une procession en l'honneur de la sainte Vierge, consacra des antiennes pour le jour de la Conception, et régla dans les constitutions de son ordre des prières pour les samedis après complies. Enfin cette dévotion se manifesta en elle par tout ce que lui inspira le désir d'honorer la Mère de Dieu. Il n'est donc point surprenant que Marie, si bienveillante à l'égard de ses serviteurs, ait souvent apparu à notre sainte pour lui promettre sa protection maternelle. La dévotion à la Mère de Dieu est nécessaire à tous les chrétiens, elle est inséparable de celle que l'on doit à Jésus-Christ son Fils. L'Eglise, qui use toujours de discrétion dans les éloges qu'elle donne aux saints, confesse qu'elle ne peut trouver aucunes louanges dignes de cette auguste Vierge, qui eut le privilège de posséder dans son sein celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir : *Quibus te laudibus esseram nescio, quia quem cœli capere non poterant, tuo gremio contulisti* ! Une dignité aussi éminente qui lui a valu le titre de bienheureuse dans tous les siècles et qui la fera à jamais vénérer des anges et des hommes, devrait nous déterminer à lui rendre tous les honneurs dont nous sommes capables. Tous les saints ont cultivé cette dévotion, et sainte Thérèse a manifesté singulièrement son respect filial pour Marie. Voyons maintenant comment nous nous sommes comportés à cet égard, et considérons quel a été jusqu'à présent notre zèle pour cette dévotion. Craignons de l'avoir offensée ainsi que son divin Fils, loin de l'avoir convenablement honorée. Humilions-nous de notre tiédeur passée, imitons la ferveur de notre sainte à honorer la Mère de Dieu. Elle ne se conduira en bonne mère envers nous qu'autant que nous agirons envers elle comme des enfants remplis de dévouement (1).

II. Considérez maintenant que nous devons aussi invoquer la sainte Vierge dans tous nos besoins : que ne devons-nous pas espérer de la

(1) Cela ne veut pas dire qu'elle n'a aucun égard pour les pécheurs, qui ne se mettent point en peine d'imiter ses vertus, comme semble l'indiquer le texte, et comme, pour l'ordinaire, l'avancent faussement les prédicateurs.

tendresse de la Mère d'un Dieu fait homme pour le salut des pécheurs ? Les saints Pères disent qu'elle nous fut donnée pour seconde mère, et ils ajoutent qu'Ève, notre première, fut pour nous un principe de mort, tandis que Marie est un principe de vie : les entrailles d'Ève furent cruelles, celles de Marie sont miséricordieuses. « Comment douter, dit saint Bernard, que les entrailles de Marie ne soient devenues toute charité, après avoir renfermé pendant neuf mois la divine Charité ? » *Quis dubitet in affectum charitatis transiisse viscera Mariæ, in quibus ipsa, quæ est a Deo, Churitas novem mensibus requievit ?* Sainte Thérèse donna une preuve de sa confiance sans bornes dans la protection de la sainte Vierge, vers l'âge de douze ans, après la perte douloureuse de sa mère Béatrice, quand, prosternée devant une image de cette Mère de Dieu, pour implorer avec larmes son assistance, elle la supplia ardemment de lui servir de mère. Cette prière fut exaucée, et l'offrande qu'elle fit d'elle-même fut agréée ; car, pendant toute sa vie, au milieu de toutes ses difficultés et de ses épreuves, à peine avait-elle invoqué Marie qu'elle en était exaucée. Comme elle avait recueilli les plus grands avantages d'une telle invocation, elle ne négligeait rien pour la rendre familière à ses religieuses, afin de leur faire obtenir une protection aussi précieuse. *La divine Majesté, leur disait-elle, sait bien que je compte uniquement sur sa miséricorde, et comme le passé ne m'appartient plus, ma seule ressource est de me reposer entièrement sur les mérites de Jésus-Christ. et de sa sainte Mère, dont, tout indigne que j'en suis, je porte l'habit ainsi que vous. Mes chères filles, remerciez-la, vous êtes ses enfants ; vous n'avez donc point à rougir de moi, malgré mes iniquités, puisque vous avez une aussi tendre mère. Voyez quelle doit être sa grandeur et votre bonheur d'être sous une protection assez puissante pour avoir empêché que mes fautes aient terni l'éclat de ce saint ordre* (*Mans. III, c. 1*). Après sa mort, ses religieuses connurent mieux encore la nécessité d'une telle dévotion ; car la sœur Antoine du Saint-Esprit, cousine à notre sainte, l'ayant priée de la recommander à Dieu, la vit apparaître et entendit qu'elle lui disait, en lui frappant doucement sur l'épaule : *Au ciel il n'y a d'autre mère que la Mère de Dieu*. A l'exemple de sainte Thérèse, invoquons souvent Marie avec une affectueuse confiance. Réclamons-la toujours avec confiance dans nos tentations. Si notre faiblesse laisse s'accroître la force de nos ennemis, tournons-nous vers Marie qui les a si souvent vaincus ; supplions-la de briser la tête du serpent qui menace de nous dévorer ; adressons-nous à elle dans nos dangers, elle peut nous secourir ; conjurons-la d'être notre étoile directrice au milieu des ténèbres et des écueils qui nous environnent. Cherchons, à l'imitation de notre sainte, un rempart dans la protection de Marie, elle nous garantira si nous nous montrons dignes d'être ses enfants ; son intercession nous fera obtenir le pardon du passé et la persévérance pour l'avenir. *Advocatam habere vis, dit saint Bernard, ad Mariam recurte.... Exaudiet utique matrem filius, et exaudiet filium pater. Hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ.*

III. Considérez que l'imitation de la sainte Vierge est la meilleure preuve de la dévotion que l'on a pour elle. Ce ne serait point assez de réciter tous les jours le chapelet ou d'autres prières en son honneur, si l'on ne se mettait point en peine de pratiquer les vertus dont elle nous a donné des exemples aussi éclatants. *Cæteras quoque virtutes, dit saint Bernard, singulares prorsus invenies in Maria, quæ videbantur esse communes.* Il ne suffisait point à sainte Thérèse de s'adonner à l'imitation de cette pure créature, à laquelle elle ressemblait, pour ainsi dire, tant par le désir des souffrances que par les autres vertus héroïques, sur lesquelles nous avons médité ou méditerons, elle encourageait ses

filles à le faire. *Cherchons à imiter*, leur disait-elle, *l'humilité de Marie dont nous portons l'habit, car il serait honteux pour des religieuses, filles d'une telle mère et épouses d'un tel époux, de ne point imiter de leur mieux son humilité.* Appliquons-nous ce précieux avis. Puisque la culte de Marie a principalement pour objet l'imitation de ses vertus, et qu'on ne peut l'honorer véritablement qu'en marchant sur ses traces, faisons l'appréciation de notre dévotion. Nous connaissons nos transgressions sans nombre, nos désobéissances à la loi de Dieu, nos habitudes perverses et nos imperfections. Que de motifs n'avons-nous pas de déplore le passé! faisons donc tous nos efforts pour nous corriger. Donnons en toute occasion l'exemple de la vraie dévotion à la sainte Vierge, ce sera le moyen de réparer nos négligences passées. Que notre piété ne se contente pas de pratiques extérieures, établissons-la sur la réformation de notre conduite et sur l'observance de la loi divine. Quel ne sera pas notre bonheur si nous réglons notre vie sur celle de Marie, qui fut si parfaite! nous y puiserons tout ce dont nous avons besoin pour devenir de parfaits chrétiens. *Talis enim fuit Maria, dit saint Ambroise, ut ejus unius vita omnium sit disciplina.*

PRIÈRE. O Marie, mère de miséricorde, refuge et avocate des pécheurs, je me confonds de connaître si tard la dévotion que vous exigez! Je confesse que jusqu'à présent je ne vous ai convenablement ni honorée ni invoquée, faute d'avoir cherché à imiter vos vertus; c'est pourquoi je me suis trompé en comptant sur votre protection, dont je ne cessais de me rendre indigne. Grâces soient rendues à notre grande sainte, en qui j'ai rencontré aujourd'hui un modèle de dévotion envers vous. Je ferai tous mes efforts pour l'imiter; et s'il n'est pas vrai de moi, comme de sainte Thérèse, que ma dévotion a crû avec moi dès mon enfance, et qu'elle est sortie avec moi du sein de ma mère: *Ab infantia mea crevit mecum... et de utero matris meæ egressa est mecum* (Job, XXXI, 18), j'espère ne plus m'en séparer à l'avenir. Je sollicite le pardon du passé, protégez-moi de tout votre pouvoir, ô très-sainte Vierge, je me détermine à pratiquer constamment une véritable dévotion envers vous.

PRATIQUE. Livrez-vous à une sincère dévotion envers Marie, ne cessez de l'invoquer, appliquez-vous assidûment à la lecture des livres qui traitent de ses grandeurs et de sa gloire. Récitez tous les jours le chapelet et les litanies de la sainte Vierge, terminez la journée en produisant quelque acte de piété en son honneur. Répétez souvent: Refuge des pécheurs, priez pour moi.

SEPTIÈME JOUR.

MÉDITATION VII.

De l'humilité de sainte Thérèse.

I. Considérez que sainte Thérèse prouva son humilité par la basse opinion qu'elle avait d'elle-même. Issue d'une famille illustre, comme descendante d'un Sanchez, roi de Castille ou de Léon, et bien plus illustre elle-même par les admirables qualités de son cœur, par les dons extraordinaires que Dieu lui avait faits pour l'instruire dans ses voies, elle redoutait l'apparence même des louanges et s'estimait la plus grande pécheresse du monde. Nous avons déjà vu que dans sa jeunesse elle laissa se refroidir pendant quelque temps cette ferveur qui, par la suite, devait embraser son cœur. Cette faute et quelques autres aussi légères, la contristèrent extraordinairement; elle ne concevait pas que Dieu, après de si grands péchés, pût encore la gratifier de ses faveurs. Elle se reconnaissait indigne de sa miséricorde; persuadée que le démon la séduisait, et, troublée à la pensée de péchés qui n'en étaient que

des fantômes, elle disait que la divine miséricorde est comparable aux débordements d'un torrent impétueux qui entraîne tout, et qu'ainsi elle avait entraîné ses propres iniquités dont l'inflection souillait son âme. Ailleurs, elle s'exprimait ainsi avec une profonde humilité : Seigneur, à quoi songent ceux qui ne se sacrifient pas entièrement à votre amour ? Je ne dois cesser de redire que je ne vous ai point assez aimé, ce qui devrait me détacher de la vie, et cela d'autant plus que je la passe sans accomplir mes devoirs. Que d'imperfections et de lenteur dans votre service ! Puissé-je être insensible pour ne pas voir en moi tant de mal ! Daignez, ô mon Dieu ! y apporter remède. Elle disait souvent à ses religieuses : Votre simplicité à me prendre pour une sainte peut me faire un véritable tort ; car elle vous empêcherait après ma mort de prier pour une infortunée qui, privée de vos secours, aurait longtemps à souffrir dans le purgatoire. Un tel langage décèle une profonde humilité. « Par cette vertu, dit saint Bernard, le chrétien éclairé de la grâce reconnaît son néant, et n'a pour lui-même que du mépris. » *Humilitas est virtus qua quis verissima sui cognitione sibi ipsi vilescit.* Si une âme d'une sainteté aussi solide concevait d'elle-même une aussi basse opinion, de quoi pouvons-nous nous glorifier ? quel peut être l'objet de notre vanité ? à quel titre soubaiterions-nous des éloges ? Serait-ce pour nos péchés sans nombre ? pour nos misères spirituelles et corporelles ? Cependant, malgré notre indignité, nous osons nous produire ; nous sommes remplis de suffisance vis-à-vis de nos semblables, et peut-être devant Dieu. Quel orgueil extravagant ! *Quid superbit, terra et cinis ?* (*Ecclésiastique*, X, 9.) Faites, ô mon Dieu ! que je me connaisse enfin, *noverim me*, que je m'anéantisse à la vue de mes iniquités. N'étant qu'un roseau fragile, pourquoi me comparerais-je aux plus grands cèdres du Liban ? ma chute pourrait être terrible. Faites-moi la grâce, Seigneur, de ne point oublier ces paroles : Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. *Qui... se exaltaverit humiliabitur, et qui se humiliaverit exaltabitur* (*Matth.*, XIII, 12).

II. Considérez que beaucoup de personnes se croient de l'humilité, tandis qu'elles n'en ont que l'apparence : *Multi humilitatis umbram, pauci veritatem sectantur*, dit saint Jérôme. Celui qui est doué d'une véritable humilité ne s'en tient pas à l'admiration de cette vertu, mais il cherche à la pratiquer et ne néglige aucune occasion de le faire. Or, c'est ce que fit notre sainte : les fonctions les plus basses du couvent étaient les siennes ; elle occupait la chambre la plus désagréable ; s'il lui arrivait de se tromper, même involontairement, lorsqu'elle psalmodiait au chœur, elle se prosternait sur-le-champ sans être avertie, en reconnaissant sa négligence. Souvent elle s'agenouillait dans le réfectoire pour demander pardon des fautes qu'elle se reconnaissait, et plus d'une fois elle a pris ses repas par terre. L'humilité la plus sincère était l'âme de toutes ses actions, et ce qui dénotait combien cette vertu était grande en elle, c'était l'ardeur qu'elle mettait à persuader à tout le monde qu'elle n'était qu'une ingrate et une grande pécheresse. Si l'on paraissait convaincu du contraire, elle s'en plaignait à Dieu en ces termes : Seigneur, comment se fait-il qu'on ne veuille pas le croire malgré mes assertions ? Daignez désabuser ceux qui ont des idées contraires, car je ne sais plus comment m'y prendre. D'autres fois, elle s'anéantissait profondément devant Dieu, en le conjurant de ne pas inonder de tant de faveurs un cœur qu'elle jugeait indigne de ses miséricordes. Seigneur, disait-elle, pourquoi en usez-vous ainsi ? N'oubliez pas si vite mes nombreuses prévarications, et si vous l'avez fait pour me pardonner, souvenez-vous-en pour mettre des bornes à vos grâces. Ne confiez pas à un vase corrompu une liqueur aussi précieuse que j'ai déjà dissipée ; ne placez pas dans un tel lieu un trésor aussi inestimable que ruinerait

bientôt les désirs frivoles et les satisfactions mondaines. Ce serait ne pas faire apprécier convenablement des grâces aussi abondantes que de les verser sur une créature aussi misérable que moi. C'est ainsi que notre sainte cherchait à cacher son mérite et à s'anéantir de plus en plus. Soyons tout confus si nous n'avons de l'humilité qu'une ombre trompeuse, qui ne peut abuser que les hommes, et si la vanité est l'unique principe de nos actions. Sainte Thérèse, avec tant de vertus, usait de ruse pour se faire juger défavorablement et indigne de l'habit religieux; nous, au contraire, avec tant de misères, nous recherchons l'approbation à tout prix, nous voulons que l'on eroie à nos vertus, et cependant peut-être la seule ostentation nous fait pratiquer quelques bonnes œuvres que nous ne nous mettrions pas en peine de produire sans la considération de l'estime des hommes. Malheureux! quoique nous paraissions humbles aux yeux des hommes, Dieu nous condamne comme des orgueilleux. *Filii hominum, usquequo gravi corde? ut quid diligitis vanitatem et queritis mendacium?* (Ps. IV, 3.) Enfants des hommes, s'écrie le Psalmiste, jusqu'à quand vous appesantirez-vous le cœur? Pourquoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le mensonge? Désabusons-nous enfin sur une matière d'une telle importance. Pour être véritablement humble, il faut s'humilier sincèrement. Sans l'humilité, on n'obtient point de grâces (1), il n'y a point de salut à espérer. *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam* (Jacques, IV, 6). *Nisi... efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matthieu, XVIII, 3).

III. Considérez que sainte Thérèse non-seulement désirait s'humilier, mais saisissait avec empressement les occasions de l'être, malgré les calomnies, les accusations des hommes et le danger que courait sa réputation. Soit qu'elle fût menacée de la prison ou de quelque autre peine, elle ne cherchait nullement à se justifier. Elle manifesta clairement combien elle aimait d'être méprisée des hommes, quand, au couvent de l'Incarnation, elle se vit accuser devant le provincial par presque toutes les religieuses. Elle s'agenouilla comme un coupable, et, au lieu de se justifier des fausses inculpations dont elle était chargée, elle garda le silence malgré son innocence, et elle l'eût toujours fait, si le supérieur ne lui eût enjoint de rendre compte de sa conduite en produisant sa défense. Se trouvant un jour traitée avec dureté par un visiteur, elle en fut si satisfaite qu'elle en rendit compte de la sorte à dona Maria di Mendoza : *Ce père visiteur me rend la vie : je ne pense pas qu'il se trompe sur mon compte comme les autres, Dieu permettra sans doute qu'il découvre toutes mes imperfections, car il me trouve très-souvent en défaut; j'en suis ravie et je tâche qu'il m'en avertisse. Il est heureux de pouvoir traiter franchement avec ceux qui nous tiennent la place de Dieu, j'aurai cet avantage tant qu'il sera ici.* Si l'obéissance à ses confesseurs lui faisait écrire les faveurs extraordinaires dont Dieu l'avait gratifiée, elle faisait tous ses efforts pour dissimuler sa haute vertu. Elle s'exprime ainsi dans sa préface : *On m'a ordonné de décrire ma méthode d'oraison et de parler des grâces que Dieu m'a faites; je souhaiterais qu'on me permit de révéler en détail mes nombreuses négligences et mes égarements, mais on m'a refusé cette consolation, ce qui m'a beaucoup embarrassée. Je supplie ceux qui liront ce récit, de croire que j'ai tant péché que l'histoire de la conversion d'aucun pecheur ne peut servir à me consoler.* Elle dit ailleurs : *Je souhaiterais que ceux qui liront l'histoire de ma vie fussent indignés contre moi, en découvrant tant d'in-*

(1) On veut dire par là qu'on se prive de l'accroissement des grâces, qui est proportionné à la fidélité avec laquelle on coopère aux premières reçues, lesquelles nous sont accordées apr un don purement gratuit, c'est-à-dire sans la considération d'aucun mérite préalable, autre que celui de Jésus-Christ.

*gratitude et d'indifférence dans une âme que Dieu a tant favorisée. C'est ainsi que s'exprimait sainte Thérèse, cette humble servante de Jésus-Christ, à l'imitation de qui elle désirait d'être abreuvée d'humiliations : loin de s'offenser des outrages et des calomnies, elle recherchait les mépris et s'en glorifiait. Est-ce véritablement là l'esprit dont nous sommes animés ? Comment prenons-nous les médisances ou les mépris dont nous sommes l'objet ? Nous bornons-nous à vouloir nous justifier ? ce qu'il est au moins permis de faire. Ne cherchons-nous pas à nous venger ? ce qui est toujours illicite. S'il en était ainsi, nous manquerions essentiellement d'humilité. Pratiquons cette vertu à l'exemple de notre sainte, et n'oublions pas que l'humble fidèle qui a la conscience de sa misère fait les louanges des hommes, dont il supporte facilement les mépris, ne désirant d'être approuvé que de Dieu. *Qui bene se ipsum cognoscit sibi ipsi vilescit, nec laudibus delectatur humanis* (Imitation de Jésus-Christ, liv. I, c. 2).*

PRIÈRE. Hélas ! combien peu j'ai pratiqué l'humilité jusqu'à présent ! L'orgueil m'a aveuglé, je me suis abusé sur mon mérite, j'ai recherché la fausse gloire qui m'a trompé ; j'ai eu de l'éloignement pour ceux qui me méprisaient, et ma ruine spirituelle s'en est suivie. Jusqu'à quand, Seigneur, me glorifierai-je dans mon péché ? *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur* (XCIII, 3) ? J'avoue mon orgueil et je le déteste, mon arrogance me confond. Je n'oserais plus me présenter devant vous, si je ne savais que vous ne méprisez point un cœur contrit et humilié. Prosterné à vos pieds, je confesse mes infidélités. Je m'adresserai au Seigneur, quoique je ne sois que cendre et poussière. Créature coupable et insensée, j'ai outragé une Majesté infinie. J'en conçois un vif déplaisir, ô mon Dieu ! et de la profondeur de l'abîme du péché je crie vers votre incomparable miséricorde. Désormais je pratiquerai l'humilité, mes iniquités me seront toujours présentes et je serai méprisable à mes propres yeux. Pour vous, ô ma puissante protectrice, faites que je cultive cette vertu et que j'y trouve le remède à l'orgueil qui en a pris la place, afin que je puisse dire avec le saint roi pénitent : *Humiliatus sum, et liberavit me* (Ps. CXIV, 6).

PRATIQUE. Appliquez-vous à l'humilité, 1° par l'intelligence, en concevant de vous de bas sentiments et en méditant fréquemment sur vos misères ; 2° par la volonté, en vous réjouissant des outrages, en souhaitant que l'on ne fasse nul cas de vous et que l'on agisse envers vous conformément à cette disposition ; 3° par les œuvres, renonçant à toute parole qui serait de nature à vous attirer des louanges, et traitant avec douceur ceux qui ont été vos détracteurs. Répétez souvent avec le roi prophète : *Je ne suis qu'un ver de terre, l'opprobre des hommes et le mépris du peuple* (Ps. XXI, 7).

HUITIÈME JOUR.

MÉDITATION VIII.

De la pureté angélique de sainte Thérèse.

I. Considérez que la pureté d'esprit de sainte Thérèse ressembla toujours à celle des lis. Elle ignorait, par un rare privilège, tout ce qui est de nature à souiller l'imagination, et, chose aussi surprenante, la pureté de ses sentiments égala celle de son esprit. Ses religieuses ont attesté que quand elles avaient recours à ses avis, en sa qualité de supérieure, pour apprendre la manière de s'abriter contre les tentations de l'esprit immonde, elle rompait le discours en alléguant qu'elle ne comprenait point ce langage, et que les personnes éprouvées devaient

s'adresser à d'autres ; qu'elle se reconnaissait incapable de leur donner soit conseils, soit remèdes, n'ayant jamais éprouvé de semblables tentations. Lorsque ses filles ressentaient d'autres malaises intérieurs, elle y prenait part, et toujours elle les aidait de ses avis. Elle faisait connaître très-exactement l'état de sa conscience à ses confesseurs, dont les uns disaient qu'elle était un trésor de pureté, et d'autres qu'elle avait été singulièrement favorisée de Dieu sur cette vertu ; tous la proclamaient un ange vivant de ce monde, exempt de toutes les faiblesses de la chair. La pureté était si parfaite chez elle, que jamais elle ne fut obsédée par aucune pensée impure, que jamais le vice contraire ne l'avait altérée. On peut donc lui appliquer ces paroles du prophète Osée : Le Seigneur a brisé l'arc et l'épée, il a éloigné d'elle la guerre, et ses ennemis l'ont laissée en paix : *Arcum et gladium et bellum conteram de terra, et dormire eos faciam fiducialiter* (Osée, II, 18). Il est vrai que c'était là une grâce des plus extraordinaires, à laquelle tous ne peuvent prétendre, car Dieu ne l'accorde qu'à un très-petit nombre ; mais nous devons faire tous nos efforts pour conserver toute la pureté de nos pensées. Cherchons-nous cependant à veiller sur nos yeux, qui sont comme les portes par lesquelles le démon s'introduit dans notre imagination, qu'il salit par les images obscènes dont il la remplit ? Mettons-nous tous nos soins à en détourner notre attention aussitôt que nous les remarquons ? Fuyons-nous la compagnie de ceux qui tiennent des propos impurs ? Evitons-nous les assemblées dangereuses et les spectacles corrupteurs qui amolliraient même les cœurs les plus mortifiés ? *Inter tantas illecebras voluptatum*, dit saint Jérôme, *etiam ferreas mentes libido movet*. Si nous ne prenons pas à tâche d'écarter toutes les occasions, comment trouverions-nous étrange d'être tourmentés par le poison des pensées impures ? Appliquons-nous à la modestie chrétienne, que nous devons tous pratiquer fidèlement selon la condition où la Providence nous a placés. Efforçons-nous donc de conserver nos pensées pures, et, pour cet effet, veillons sur notre esprit. *Te ipsum castum custodi* (I Tim., V, 22).

II. Considérez que notre sainte fut aussi pure de cœur. Elle possédait cette divine liberté d'esprit, dont parle saint François de Sales, qui fait que l'âme se détache entièrement des choses créées pour ne désirer que le repos en Dieu, véritable centre du bonheur. Elle dirigeait si fortement ses affections vers Dieu, qu'il lui semblait ne pouvoir aimer que cet unique bien et n'éprouver pour les créatures que des sentiments d'indulgence. Voilà comment elle s'exprime sur ce sujet : *Depuis que j'ai admiré la beauté de mon Dieu, je n'ai rien trouvé qui lui soit comparable, rien qui me plaise. En considérant l'image qui est toujours empreinte dans mon âme, je suis tellement libre de toute affection étrangère que tout ce que je vois me semble hideux en comparaison des charmes que j'ai rencontrés dans mon Dieu.* Elle ajoute : *Cette liberté de cœur m'a permis d'agir avec simplicité envers quelques-uns de mes confesseurs, et a fait naître en moi une joie toute naturelle. Ces fidèles serviteurs de Dieu craignant que je ne m'attachasse à eux, même d'une manière toute sainte, prenaient avec moi un air sévère, tandis que je riais intérieurement de leur vaine sollicitude. Plus tard ils sont revenus de leur méprise, m'ont parlé du peu d'attachement que j'ai pour qui que ce soit, et m'ont fait remarquer les obligations extraordinaires que j'ai à Dieu pour une telle faveur.* Telle fut la liberté, la pureté du cœur de notre sainte. Est-il surprenant que des affections dont Dieu était l'unique objet aient été aussi pures ? Est-ce là l'état de pureté de notre cœur ? Dieu est-il l'objet principal de nos affections ? Les soumettons-nous à ses adorables volontés ? Sommes-nous résolus de sacrifier toutes les créatures, plutôt que de déplaire au Créateur ? Voilà quelle est notre

obligation, y sommes-nous fidèles ? Combien de fois la pureté de nos affections n'a point été altérée, soit par des attachements trop sensibles pour être toujours innocents ; soit par des correspondances auxquelles la bienséance sert de prétexte, mais qu'entretiennent des motifs coupables ; soit par des conversations qui, sous un air de gaieté, renferment des allusions indécentes ; soit par des paroles trop légères ! Tout cela mérite de sérieuses réflexions. Changeons donc nos habitudes sur ce point, et n'oublions pas qu'il n'y aura que ceux qui auront le cœur pur qui verront Dieu. *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (*Matth.*, V, 8).

III. Considérez que sainte Thérèse conserva toujours la pureté de son corps. « Telle était sa modestie, soit dans ses regards, soit dans son maintien, dit un prélat, qu'elle excitait l'amour de la pureté en ceux qui s'entretenaient avec elle ; et la seule vue de sa physionomie angélique était une exhortation à cette vertu. » Si les livres saints comparent aux lis odoriférants, soit l'époux des vierges, soit le fils d'une vierge qui est dit se nourrissant au milieu d'eux, quelle ne devait point être la pureté du corps de sainte Thérèse, qui, tout exténué qu'il était par les mortifications et les souffrances, exhalait un parfum si suave qu'on en était ravi d'admiration ! Les nombreux miracles qui furent opérés près de ce corps après la mort de notre sainte, ne sont-ils pas une preuve de la vigilance avec laquelle elle conserva une pureté sans tache dans une chair sur laquelle le temps, qui dévore tout, n'eut aucun pouvoir ? Ainsi s'exprima sur ce sujet le tribunal de la *Rote* (1) : *Perpetuam castitatem et virginitatem istius beatæ virginis Theresiæ eundem Dominum nostrum dignatum fuisse comprobare non dubitamus mirabili illius corporis integritate, et incorruptione mirificoque odore, et liquore suavissimo, cum quibus hodie conservatur et colitur.* Est-il surprenant que Dieu, en récompense de la vertu angélique de notre sainte, l'ait favorisée dans le ciel du privilège de protéger ceux qui sont en proie aux tentations impures, ainsi que l'assure Philippe Lopès ? Ce qui prouve cette allégation, c'est qu'il suffit de lire les ouvrages de sainte Thérèse, ou même de l'invoquer pour être délivré des assauts de l'esprit immonde. Que cette vertu est agréable à Dieu, puisqu'il a voulu récompenser de la sorte ceux qui l'ont pratiquée ! Quoi de plus admirable ? dit saint Bernard, elle purifie ce que la corruption a engendré, elle fait d'un ennemi de Dieu un ami intime, elle transforme l'homme en ange. Les saints, par amour pour Dieu, mirent tous leurs soins à conserver cette vertu. Plût à Dieu que nous eussions eu une telle vigilance ! Mais, hélas ! si nous examinons notre conduite passée, nous verrons combien notre conscience nous reproche. A l'avenir, veillons sur nous pour réparer nos négligences passées. Ne soyons, à l'exemple de notre sainte, occupés que de Jésus, renonçons aux liaisons sensibles qui insensiblement corrompent l'esprit, le cœur et le corps. Ne comptons pas sur notre vertu passée, dit saint Jérôme ; quelle que soit notre confiance à cet égard, nous ne sommes ni plus forts que Samson, ni plus saints que David, ni plus sages que Salomon, et si ces personnages extraordinaires sont tombés, ne devons-nous pas craindre de tomber aussi ? Appliquons-nous à la mortification, au jeûne, à la retraite, à la prière ; cultivons, à l'exemple de sainte Thérèse, la dévotion à la sainte Vierge et l'humilité, que les saints ont appelée la gardienne de la pureté. *Per humilitatis custodiam*, dit saint Grégoire le Grand, *servanda est munditia castitatis.* Alors nous serons purs, et, conformément à l'avis de l'Apôtre, nous agirons selon l'es-

(1) Le tribunal de la *Rote* à Rome est composé de douze conseillers, qui sont nommés *auditeurs de Rote*, et dont les fonctions sont de donner leur avis dans des affaires qui, sans être consistoriales, se traitent devant le pape et ses chapelains.

prît, c'est-à-dire que nous ferons toujours ce que prescrit l'Esprit de Dieu et non ce que la chair désire, comme l'expose saint Augustin : *Quid est duci spiritu? spiritui Dei consentire jubenti, non carni concupiscenti*. Heureux sont ceux qui suivent cette règle salutaire !

PRIÈRE. Combien j'ai été ingrat et insensé ! Mon Sauveur voulut s'incarner pour me racheter, et il le fit dans le sein d'une vierge toute pure, qui ne contracta point la souillure originelle commune à tous les enfants d'Adam, déclarant par là qu'il fait sa demeure parmi les lis. Je n'ignore pas le motif de ce choix, je sais aussi que la pureté doit être l'ornement de l'âme qui désire être unie à Dieu ; néanmoins, quelle n'a point été ma négligence dans la pratique de cette vertu ! Au contraire, avec quelle activité et quels efforts n'ai-je pas recherché les satisfactions sensuelles ! Toujours mes penchants m'ont trahi, et toujours j'ai cherché à les favoriser. Pourquoi n'ai-je point renoncé à cette correspondance que réprouve la religion ? Pourquoi cet attachement si vif pour les créatures ? pour goûter un peu de miel qui devait me donner la mort : *Gustavi... paululum mellis, et ecce ego morior* (I Reg., XIV, 43). Comment ai-je été assez insensé pour goûter ce qui devait donner la mort à mon âme ? *Potest aliquis gustare quod gustatum affert mortem* (Job, VI, 6) ? Oui, je l'ai été assez pour cela, et je le reconnais trop tard. Prostrné à vos pieds, ô mon Dieu ! je sollicite mon pardon de votre miséricorde. Je veux maintenant vivre pur d'esprit, renonçant à toute mauvaise pensée ; pur de cœur, dirigeant vers vous seul toutes mes affections ; pur de corps, m'éloignant de tout ce qui est contraire à la modestie. Mais quelle stabilité auront mes résolutions, si votre grâce ne les consolide ? Puisque vous exigez une pureté si parfaite, ô mon Dieu, mettez vous-même en moi, par l'intercession de sainte Thérèse, la vertu dont vous exigez la pratique : *Da quod jubes, et jube quod vis* (S. Aug. Confess.).

PRATIQUE. Recherchez la pureté et mettez tous vos soins à la conserver, gardant vos sens qui servent de portes aux tentations. Que votre vigilance s'exerce sur vos yeux, qui sont le canal par où le mal arrive au cœur : David, par suite d'un regard, devint un homicide et un adultère. Soyez dévots envers la sainte Vierge, méditez souvent sur la passion de Jésus-Christ, dont les plaies vous fourniront un remède contre l'esprit d'impureté. Répétez souvent avec le roi pénitent : *Mon Dieu, détournez mes yeux des objets vains et dangereux, donnez-moi une direction sûre dans la voie de vos commandements.*

NEUVIÈME JOUR.

MÉDITATION IX.

De la patience admirable de sainte Thérèse.

I. Considérez que sainte Thérèse a fait preuve d'une douce patience dans ses travaux et ses infirmités. Cette vertu, dit saint Augustin, consiste à faire endurer volontairement et avec calme les maux de cette vie, pour ne pas perdre les biens qui nous sont réservés dans l'autre : *Patientia hominis, quæ recta est atque laudabilis, et vocabulo digna virtutis, ea perhibetur qua æquo animo mala toleramus, ne animo iniquo bona deseramus per quæ ad bona meliora perveniamus* (Lib. de Past.). Celui qui est doué d'une véritable patience maîtrise si bien la tristesse et les autres passions dont l'âme est naturellement agitée en présence du mal, que, malgré les luttes intérieures, son cœur demeure paisible : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit* (Prov., XII, 21). Sans parler des graves infirmités dont notre sainte fut affligée, sa patience se

manifestait dans les longs voyages qu'elle faisait toujours avec une douceur admirable, nonobstant la rigueur des saisons, la difficulté des chemins et la pénurie de ses ressources. Souvent elle avait à voyager une journée entière par la pluie et la neige, sans rencontrer ni une chaumière pour s'abriter, ni feu pour sécher ses vêtements, ni aliments pour soutenir ses forces, ni lit pour se reposer. Elle se vit contrainte de passer une nuit dans une misérable auberge dont le toit était si mauvais qu'il ne put l'abriter contre une forte pluie qui tomba vers le matin, et la pénétra comme si elle eût passé la nuit au dehors. Dans une autre circonstance, après avoir fait la visite d'une maison nouvellement fondée où tout s'était passé d'une manière désagréable pour elle, c'est-à-dire sans opposition ni peine, elle fit une chute très-grave qui lui meurtrit le corps. *Béni soit le Seigneur*, dit-elle alors en se relevant, *si tout va bien dans la nouvelle fondation, je suis du moins contente d'y être tombée*. Il ne serait pas possible de relater ici toutes les traverses que rencontra notre sainte, rapportons seulement le témoignage de la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, son inséparable compagne. « Ce serait une tâche prodigieuse, dit-elle, que de raconter tous les désagréments et toutes les souffrances qu'éprouva notre sainte mère dans ses voyages pendant tout le temps que je l'ai accompagnée, l'énumération n'en serait pas possible, et ce qu'elle en a écrit n'en est que l'ombre. » Elle souffrit tout cela sans jamais ni s'attrister, ni se plaindre, ni demander à Dieu du soulagement dans ses peines. A l'exemple du saint homme Tobie, non-seulement elle ne manifestait ni souffrance, ni impatience dans ses afflictions, mais encore elle montrait un calme et une amabilité tels qu'on eût dit qu'elle était environnée des plus douces jouissances. Il est du devoir du chrétien d'endurer ses maux avec patience, comme il est de celui du soldat de combattre avec courage. La sainte Ecriture nous apprend que nous ne devons entrer dans le royaume de Dieu que par la voie des tribulations : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei* (Actes, XIV, 21). Dieu, dans sa miséricorde paternelle, nous éprouve par des tribulations ; cependant, quelles résistances de notre part et quelles impatiences avant même que d'en ressentir les effets ! Confondons-nous de ce peu de courage, et supportons, à l'exemple de notre sainte, avec une douce patience les maux passagers de cette vie, afin de pouvoir prétendre aux joies inaltérables de la vie éternelle.

II. Considérez que sainte Thérèse fit preuve dans toutes les rencontres d'une patience invincible, et principalement lorsqu'on la couvrait de mépris. Souvent en butte aux railleries des libertins, accueillie avec froideur par ceux qui lui devaient le plus, lorsque dans ses voyages elle leur demandait un abri, renversée dans la boue par une misérable servante sur la route de Burgos, traitée ignominieusement et même frappée à Tolède dans l'église de Saint-Clément par une femme audacieuse, poursuivie à coups de pieds par des individus de la lie du peuple, jusque dans une église où elle se rendait pour satisfaire sa dévotion pendant la semaine sainte, jamais elle n'en manifesta de ressentiment, elle endurait tous les outrages avec une patience invincible. Elle ne permettait même pas que ses compagnes défendissent sa cause; enfin sa patience fut inébranlable aux outrages les plus sanglants, docile à la voix de l'Apôtre qui nous exhorte à être patients à l'égard de tous : *Patientes estote ad omnes* (I Thess., V, 14). Nous nous imaginons avoir de la patience parce qu'on ne nous tracasse pas et que nous ne tracassons pas les autres; mais malheur à quiconque nous adresse une parole d'insolence; malheur à qui ne nous fait point une prévenance qui, selon nos injustes prétentions, nous est due; malheur à celui qui nous fait connaître le peu d'estime qu'il a pour nous, alors notre res-

sentiment ne connaît plus de limites, nous imitons la vipère qui pique dès qu'on la touche ; notre impatience, notre haine éclatent en paroles et en actions. Cependant, nous occasionnons ces mépris dont nous sommes l'objet, soit par la légèreté de nos paroles, soit par nos procédés malicieux, soit par nos manières arrogantes ; et nous nous lamentons, nous laissons échapper des plaintes, tandis qu'alors nous devrions attribuer à nos péchés ce qui nous arrive : *Nos quidem juste, nam digna factis recipimus* (Luc, XXIII, 41). Où est donc notre patience ? Apprenons de sainte Thérèse à la pratiquer, et si nous n'avons pas comme elle le courage de nous réjouir au milieu des humiliations, fermons, comme David, les oreilles aux injures ; comme ce saint roi, ne nous laissons aller à aucune parole de vengeance : *Factus sum, sicut homo non audiens, et non habens in ore suo redargutiones* (Ps. XXXVII, 15).

III. Considérez que la patience de sainte Thérèse se soutint dans les circonstances les plus difficiles, c'est-à-dire dans les cas même où sa réputation était attaquée. De combien de calomnies ne fut-elle pas l'objet ? Deux fois on la dénonça à l'inquisition (1) comme une femme perverse, qui cherchait à faire tomber les autres dans ses erreurs. Quelques-uns la comparaient à l'infâme Madeleine de la Croix, qui avait fait un pacte avec le diable ; d'autres attaquaient sa moralité en lui attribuant des désordres de tous genres. On la traitait de religieuse scandaleuse, et on lui reprochait d'oser s'asseoir à la sainte table. Ses supérieurs la firent incarcérer, et elle se soumit à cette peine avec une joie comparable à celle qui transporta le roi David lorsqu'il dansa devant l'arche sainte. On la condamna comme perturbatrice du repos public. Quelques prédicateurs déclamèrent contre elle, même en sa présence. Toutes ces attaques n'altérèrent en rien sa patience héroïque. Nous connaissons sa manière d'agir en de telles circonstances, si nous considérons ce qu'elle écrivit par ordre de son supérieur. *Les nombreuses calomnies dont je suis l'objet, disait-elle, contribuent à mon amendement, et quelquefois je me persuade que mes ennemis ont raison ; je suis d'autant plus portée à croire qu'ils me sont très-utiles, qu'ils travaillent à mon avancement spirituel, ainsi que l'expérience me le prouve.* Elle écrit ailleurs : *Je ris intérieurement d'entendre quelques personnes me plaindre, toutes les humiliations de cette vie me font si peu d'effet que je n'y vois aucun sujet d'affliction. Tout cela me semble un songe après lequel tout disparaît.* Quelle persévérance ! quel héroïsme de patience ! Chez nous, au contraire, quel trouble dans les souffrances ! Mille fois nous prenons la détermination de demeurer calmes au milieu des contradictions, et mille fois nous manquons de résolution. Mettons tout en œuvre pour persévérer dans la patience, et qu'un instant d'impatience ne nous fasse pas perdre les mérites de plusieurs années de souffrance. Accueillons en vrais chrétiens les persécutions et les calomnies, supportons-les avec patience, et prions pour nos ennemis. Enfin, pratiquons la patience avec tout le monde, non par dissimulation, ou par inclination, ou par nécessité ou par pure indulgence, mais par des motifs surnaturels, parce que Dieu l'exige et que c'est le devoir des chrétiens. Si c'est ainsi que nous cultivons cette vertu, elle ne nous abandonnera pas dans nos travaux et dans les peines inséparables de la vie, elle sera inaltérable au milieu des outrages, au milieu même des attaques dirigées contre notre réputation : *Non omnes qui patiuntur, dit saint Augustin, participes sunt patientiæ, sed qui passione recte*

(1) L'inquisition est un tribunal établi dans quelques pays de la chrétienté par le concours des deux autorités ecclésiastique et civile, pour la recherche et la répression des actes contraires à la religion. Elle fut érigée en Espagne en 1485 par le pape Sixte IV, à la sollicitation du roi Ferdinand I^{er}.

utuntur, hi patientiæ veritate laudantur, hi patientiæ munere coronantur (Lib. de Past.).

PRIÈRE. O Jésus, mon Sauveur! source de la paix, parfait modèle de douceur, puisque la patience vous est agréable et caractérise vos vrais disciples, quel sujet de confusion pour moi de ressembler si peu à sainte Thérèse, dont l'insigne patience fut une imitation de la vôtre! Depuis longtemps mes impatiences sans nombre, l'empressement que je mets à repousser les injustices dont je crois être l'objet, mes emportements continuels auraient dû vous lasser si vous n'étiez infiniment patient. Combien de fois mes interprétations malicieuses ne m'ont-elles point fait manquer à la charité! Que mes péchés sont nombreux! Cependant, vous prononcez une menace terrible contre ceux qui auront perdu la patience : *Vae eis qui perdiderunt sustinentiam (Eccli., II, 16)*. A quels malheurs ne me suis-je donc pas exposé! O Dieu tout miséricordieux! pardonnez-moi le passé, par l'intercession de sainte Thérèse, qui fut un modèle accompli de patience, *quod fui ignosce*; secondez mes efforts dans la réforme du présent, *quod sum corrige*; apprenez-moi à pratiquer désormais la patience, *quod ero dirige*. O Jésus! véritable maître de la patience, vos exemples nous l'ont enseignée et vous-même en serez la récompense. Déterminez-moi donc vous-même à vous imiter : *Utrumque est mihi, Domine Deus, et speculum patiendi et præmium patiendi. Utrumque fortiter provocat ac vehementer accendit (Saint Bernard)*.

PRATIQUE. Exercez-vous à la patience, 1° en acceptant avec plaisir les peines de la vie par amour pour notre Sauveur, qui, par l'effet de celui dont son cœur fut embrasé pour nous, embrassa une vie de souffrances qu'il termina par la mort de la croix; 2° en faisant vos efforts pour vaincre des antipathies qui vous portent à l'impatience; 3° en regardant comme ne s'adressant point à vous les mépris dont vous êtes quelquefois l'objet, à l'exemple de David qui se rendait sourd et muet au milieu des outrages dont il était accablé. Répétez souvent après saint Augustin : *Seigneur, augmentez mes souffrances, mais augmentez aussi et soutenez ma patience.*

JOUR DE LA FÊTE.

MÉDITATION X.

De la mort de sainte Thérèse.

I. Considérez que l'Écriture préconise le bonheur de ceux qui meurent dans le Seigneur, et qu'elle promet à ceux qui le craignent des bénédictions pour le jour de leur mort : *Beati mortui qui in Domino moriuntur (Apoc., XIV, 13); timentis Dominum bene erit in extremis (Eccli., I, 13)*. Comment la mort de sainte Thérèse n'aurait-elle pas été heureuse, puisqu'elle ne cessa de vivre de la vie de Jésus-Christ. Notre mort ressemblera à notre vie, et si nous vivons en union avec notre Sauveur, nous mourrons en union avec lui. Or, pour vivre de la vie de Jésus-Christ, il faut mourir à soi-même : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum... adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus (Luc, XIV, 26)*. Notre sainte mourut à elle-même sur la terre par son renoncement au monde, soit par le sacrifice qu'elle fit de sa fortune et des plaisirs qu'elle goûtait dans la maison paternelle, soit par l'abnégation de sa volonté propre pour ne suivre que celle de Dieu et de ses supérieurs, soit par le mépris qu'elle fit d'elle-même et de sa réputation, se réjouissant à l'exemple des apôtres, *pro nomine Jesu contumeliam pati*, c'est-à-dire d'être trouvée digne de souffrir des outrages pour le nom de Jésus. Pour vivre de la vie de Jésus-Christ, il

faut faire tous ses efforts pour procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain. Or, tel fut l'unique but que se proposa constamment notre sainte, et elle l'atteignit par la grande entreprise de sa réforme pour laquelle elle eut à vaincre tant d'obstacles et de contradictions; elle l'atteignit par tant de lettres qui ne sont que des exhortations à l'amour divin, à la prière et à la vertu; elle l'atteignit par sa rare modestie et par ses autres vertus sublimes dont le spectacle était pour le prochain un entraînement au bien; elle l'atteignit par les larmes qu'elle versa pour la conversion de tant de pécheurs endurcis, par la fondation de tant de couvents où des bouches pures ne sont employées qu'à célébrer les louanges de Dieu. On peut donc appliquer à cette sainte ce que saint Jean Chrysostome dit de saint Paul : *Divina illa anima universum terræ orbem circumplexa erat, et in seipsa circumferabat omnes, omnes amabat ac si genuisset*. La charité de cette grande âme s'étendait sur le monde entier, elle avait pour le prochain une tendresse vraiment maternelle. Enfin, pour vivre de la vie de Jésus, il faut s'appliquer sans relâche à s'unir à lui par une véritable transformation qui donne le droit de dire avec l'Apôtre : *Vivo autem, jam non ego: vivit vero in me Christus*, je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (*Gal.*, II, 20). Sainte Thérèse s'établit dans cette union par l'exercice assidu de la présence de Dieu et une parfaite conformité à sa volonté, par un esprit d'oraison qui la mettait constamment en rapport avec Dieu. C'est parce qu'elle vécut toujours de la sorte avec Jésus, qu'elle fut trouvée digne de mourir avec lui. Jésus vivait dans son cœur, et il la consola dans ses derniers moments. *O mon Dieu*, disait-elle, *il est donc enfin arrivé ce moment si désiré où je vais vous voir; que votre volonté s'accomplisse, et que je sorte enfin de ce monde. La voici enfin l'heure où je vais sortir de l'exil et où mon âme va posséder ce qu'elle a si vivement désiré*. Elle n'ouvrait la bouche que pour prononcer le nom de Jésus et pour adresser à Dieu d'ardentes oraisons jaculatoires renfermées dans le psaume L : *L'esprit affligé est à vos yeux un sacrifice, ô mon Dieu! vous ne dédaignerez point un cœur contrit et humilié; ne me repoussez pas loin de votre face et ne me retirez pas votre Esprit saint; créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu! et renouvelez l'esprit de justice dans mes entrailles*. Elle mourut enfin tenant en main un crucifix sur lequel étaient fixés sans interruption ses yeux, son esprit et son cœur; elle disait avec une joie toute céleste, en y contemplant le consolant symbole de notre rédemption : *Eh bien! oui, Seigneur, au moins je suis enfant de votre Eglise*; puis, baisant tendrement et pressant contre son cœur l'image de Jésus crucifié en s'excitant à la foi, à l'espérance et à l'amour, elle rendit sa belle âme à son Sauveur. O mort pleine de suavité et digne d'envie! C'est une mort précieuse, puisque c'est celle d'une juste, d'une amie de Dieu. Esprits célestes, ministres de l'Agneau sans tache, empressez-vous de venir recevoir l'âme bienheureuse de cet ange de la terre dont le monde n'était pas digne, elle s'envole au ciel, conduisez-la à l'unique objet de son chaste amour, et que le cœur de Jésus, qui a concentré toutes ses affections sur la terre, soit aussi le centre de son repos dans le ciel : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi: in domum Domini ibimus* (*Ps.* CXXI, 1), s'écria notre sainte brûlée du désir du bonheur céleste, et en prononçant ces paroles elle expira. Cette mort fut la fin de courtes souffrances et le commencement de joies éternelles. O mort véritablement précieuse! ô sainte mort! *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Mais telle sera-t-elle ma mort? Elle le sera si ma vie en a été digne. O Dieu! combien de motifs n'ai-je pas pour trembler! Bienveillante protectrice, *moriatur anima mea morte justorum*, mais pour que j'obtienne cette grâce, *vivat anima mea vita justorum*.

II. Considérez que tous les justes, mourant dans la grâce du Seigneur, meurent avec Jésus-Christ. L'Écriture dit que la mort ne leur fera point sentir ses souffrances : *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis* (Sap., III, 1); mais il n'appartient qu'aux fidèles privilégiés, qui meurent martyrs, de mourir pour Jésus. Or, telle fut sainte Thérèse, qui eut le mérite du martyr, martyr d'amour, intérieur et prolongé suivant toute la durée de sa vie. C'est ce que prouvent, soit les profonds soupirs, les gémisséments et les cris qu'elle laissait échapper pour diminuer l'ardeur de la flamme qui la consumait intérieurement; soit les nombreuses défaillances qui la laissaient sans mouvement et presque sans vie; soit enfin les accablants évanouissements qui la rendaient insensible pendant un temps considérable. Voici comment elle traçait ses souffrances : *Oh ! qu'il est douloureux pour l'âme de se trouver de nouveau dans la nécessité de vaquer à tout, de considérer la comédie de la vie présente, de passer le temps à soigner son corps, à manger, à dormir. Tout cela lui est désagréable, et cependant elle ne peut s'enfuir, car elle est captive; elle est convaincue qu'il est indispensable de demander à Dieu, comme saint Paul, l'affranchissement des servitudes de cette vie, avec cet apôtre elle réclame énergiquement la liberté; son impétuosité la porte quelquefois à vouloir s'élaner de la prison corporelle, mais ne rencontrant personne qui la délivre, elle se reconnaît misérable esclave dans une terre étrangère et éloignée. Ce qui lui est plus douloureux encore, c'est de ne rencontrer personne qui partage ses sentiments et compatisse à ses souffrances, c'est de voir la presque universalité des hommes désirer de vivre. Tout fatigue, tout accable, et il me semble que je vais mourir; je me persuade que seule je ne rencontre point de consolation, et que tous les autres peuvent appliquer des remèdes à leurs maux.* Voilà une vie de souffrances, parce que son amour extrême ne pouvait l'unir à l'objet pour lequel seul elle soupirait : c'est là un nouveau genre de martyre. Pour en apprécier la douleur, il faudrait mesurer l'amour que notre sainte avait pour son Dieu. Aussi, comme elle n'avait vécu que pour Jésus, elle mourut pour Jésus, par l'amour excessif qui fit d'elle un véritable martyr. Quant à nous, pour qui vivons-nous? Pour les richesses, la vaine gloire, la sensualité, peut-être pour le démon. Si nous avons le malheur de vivre pour le péché, ah ! quand cesserons-nous d'abuser de la vie d'une manière aussi déplorable? Il faut désormais, dit saint Paul, que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui a souffert la mort pour eux : *Reliquum est ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed illi qui pro ipsis mortuus est* (II Cor., V, 15). Quiconque vit pour Jésus meurt pour Jésus, et trouve en lui la ressource la plus consolante dans sa dernière heure, ce que fit notre héroïne, qui pouvait s'appliquer avec vérité ces paroles de l'Apôtre : *Soit que je vive, soit que je meure, je suis au Seigneur, sive vivimus, sive morimur, Domini sumus* (Rom., XIV, 8); puisque j'ai vécu pour lui, que je meure pour lui. Quel sera notre bonheur si nous vivons pour Jésus-Christ, nous mourrons aussi pour lui : *Beatus ille servus, quem cum venerit dominus invenit ita facientem*. Heureux le serviteur que le maître à son arrivée trouvera dans la vigilance (Luc. XII, 45).

III. Considérez que sainte Thérèse mourut non-seulement avec Jésus et pour Jésus, mais aussi en conformité avec Jésus. On peut faire l'appréciation de cette conformité d'après ces paroles d'Isaïe : *Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fidei. et in requie apudta, mon peuple se reposera dans la beauté de la paix, dans des tentes où il jouira de la sécurité, il goûtera un repos parfait* (Isa., XXXII, 18). C'est-à-dire que ce genre de mort procure un repos délicieux, en faisant naître l'espoir assuré d'une récompense surabondante. La mort de Jésus-Christ fut en effet un doux repos après de laborieux combats, d'incomparables souffrances, ce qui lui a fait prononcer ces paroles : *Tout est accompli, consummatum est*. Elle fut précédée de l'espoir certain d'une récompense, ce que fait voir cet Homme-Dieu en remettant son âme entre les mains du Père éternel : *Mon Père, s'écria-t-il, je remets mon esprit entre vos mains, Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*. Elle fut suivie d'une copieuse récompense dont il assura le partage au bon larron qui mourut à son côté, et à laquelle il ne tarda point à associer les âmes des patriarches qui soupiraient dans les limbes après ce moment heureux. Voyons maintenant comment la mort de notre sainte fut conforme à celle de Jésus-Christ. Elle le fut en ce que la mort fut pour elle un agréable repos après les rudes combats qu'elle soutint contre les révoltes de la chair, l'injustice des hommes et la malice des démons. Lorsqu'elle vit la grande et si difficile œuvre de sa réforme achevée, et qu'elle considéra tout ce qu'elle avait souffert pour la gloire de Dieu, elle put dire avec le Sauveur : *Tout est consommé, consummatum est*. Elle le fut par l'espoir certain d'une récompense prochaine, et cet espoir était si bien fondé chez elle qu'elle désirait ardemment quitter au plus tôt son corps pour aller goûter à jamais les délices inséparables de la contemplation de son Dieu. Elle le fut enfin par la récompense immense qui lui fut accordée non-seulement dans le ciel, où elle fut investie d'une gloire éminente, mais encore sur la terre, soit par les nombreuses apparitions qu'il lui fut donné de faire après sa mort, soit par l'incorruptibilité de son corps, soit par les miracles sans nombre qui furent le panegyrique éloquent de sa sainteté consommée. Telle fut la mort glorieuse de notre ange terrestre, qui mourut non-seulement avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, mais encore pour ainsi dire comme Jésus-Christ. On n'en sera point surpris si l'on considère que cette âme si aimante n'avait soupiré qu'en son Sauveur, pour son Sauveur, après les mêmes objets que son Sauveur, dont le nom fut continuellement dans son cœur, dans son esprit et dans sa bouche. Mais ne nous en tenons point ici à une stérile admiration de cet éclatant triomphe, et cherchons à nous le rendre profitable au moyen de quelques réflexions pratiques. Puisque notre sainte a mérité de mourir d'une certaine manière comme Jésus-Christ, pour avoir concentré invariablement toutes ses affections en lui, nous voyons ce que nous avons à faire pour obtenir une mort semblable. Si nous craignons qu'au moment de la

dissolution de notre corps notre âme ne soit frappée d'une mort éternelle, exerçons-nous, à l'imitation de sainte Thérèse, à nous abriter dans les plaies de Jésus, et à réunir dans ce lieu sûr toutes nos pensées et toutes nos affections, ce sera le moyen de nous délivrer de toutes nos craintes. Quel sera notre bonheur, si un avertissement aussi salutaire nous devient profitable ! Notre salut sera en sûreté. *Certa atque segura est*, dit le pape saint Léon, *expectatio promissæ beatitudinis, ubi est participatio dominicæ passionis.*

PIÈRE. La mort est inévitable pour tous ceux qui vivent, il faut mourir une fois, *statutum est hominibus semel mori.* Qu'elle est consolante cette vérité pour ceux dont la vie a été avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, conforme à celle de Jésus-Christ ? Ils sont fondés à répéter dans leur dernière heure ces paroles de sainte Thérèse : *Le moment est donc enfin arrivé de quitter cet exil, ô mon Dieu ! pour posséder en vous ce que j'ai si vivement désiré !* Au contraire, quels regrets, quelle affliction pour ceux qui touchent à leurs derniers moments après avoir passé leur vie avec le monde, pour le monde, en conformité avec le monde. Vous n'avez averti à propos, ô doux Jésus ! de ne point vivre selon les maximes de ce siècle : *Nolite conformari huic sæculo* (Rom., XII, 2), parce que la figure de ce monde passe, *præterit enim figura hujus mundi* (I Cor., VII, 31). O paroles paternelles ! ô avertissement digne du Dieu des miséricordes ! si j'en eusse profité comme mon intérêt même m'en faisait un devoir, je ne me serais pas rendu coupable d'autant d'infractions à votre loi sainte, et, par suite, je n'aurais point tant à redouter la profonde pensée de la mort. Mais, hélas ! je me suis laissé aller aux plaisirs des sens, j'ai perdu de vue la nécessité de mourir, et j'ai méconnu vos admonitions salutaires. Quelle autre chose ai-je à faire maintenant que de déplorer avec amertume mon inconcevable ingratitude et la perte d'un temps si précieux ! *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte* (Jerem., IX, 1) ? Comme l'irréflexion a été jusqu'ici la grande cause de mes désordres, à l'avenir je fixerai mon attention sur la mort si désirable de votre si fidèle servante, pour découvrir la manière de bien vivre, afin de pouvoir faire une sainte mort. Daignez m'assister à ma dernière heure et dans mon agonie, ô ma sainte protectrice ! ne m'abandonnez pas quand je le serai de mes plus proches parents et de mes plus chers amis : *Cum defecerit virtus mea, ne derelinquas me* (Ps. LXX, 9). C'est la dernière grâce que je vous demande, et je le fais avec toute l'ardeur dont mon cœur est capable, espérant que votre charité ne me la refusera pas. Réalisez mon espérance, ô grande sainte, ma reconnaissance sera sans bornes dans le temps et dans l'éternité. Qu'à votre exemple je vive avec Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. *Fiat, fiat !*

PRACTIQUE. Disposez-vous à faire une bonne mort, 1° en vous persuadant qu'elle n'est pas éloignée : mettez à profit le présent, dit l'Écriture car vous ignorez si l'avenir sera pour vous ; 2° en produisant au moins une fois tous les jours les actes que vous voudriez faire au moment de la mort, et que vous n'avez peut-être pas alors le loisir de faire ; 3° en désirant la mort et même en la demandant, comme devant nous soustraire à toutes les occasions d'offenser Dieu. Répétez souvent : O Jésus, mon bien-aimé ! qui me donnera de mourir pour vous ? *Jesu dilecte mi, quis mihi det ut moriar pro te ?*

TABLE DES MATIÈRES

RENFERMÉES DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

| | |
|--|--------------|
| Avertissement du traducteur. | page 5 |
| La vie du bienheureux Jean d'Avila. | <i>Ibid.</i> |
| Avertissement. | 9 |
| LETRES écrites à des personnes de toutes sortes de conditions, divisées en quatre livres. | 10 |
| LIVRE PREMIER. — Lettres écrites à des prélats, à des prêtres, et autres personnes ecclésiastiques. | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE PREMIÈRE. A Dom Pedro Guerrero, archevêque de Grenade sur son élection à cette dignité. — <i>Il lui donne plusieurs avis touchant les obligations de sa charge.</i> | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE II. Au même. — <i>Il l'exhorte à envoyer dans son archevêché des ecclésiastiques capables d'instruire son peuple.</i> | 13 |
| LETTRE III. Au même. — <i>Il lui donne des avis touchant les prédicateurs et les confesseurs et la manière d'instruire les enfants dans la vertu.</i> | 14 |
| LETTRE IV. Au même. — <i>Il l'exhorte à empêcher les faux serments qui se font en justice.</i> | 16 |
| LETTRE V. Au même. — <i>Touchant un Synode qu'il allait tenir.</i> | 18 |
| LETTRE VI. A l'évêque de Cordoue. — <i>Sur le sujet d'un concile provincial assemblé à Tolède où il allait présider.</i> | 19 |
| LETTRE VII. A un prêtre de ses amis. | 22 |
| LETTRE VIII. A un curé. — <i>Il lui donne divers avis.</i> | 25 |
| LETTRE IX. A un de ses disciples qui était prêtre. | 26 |
| LETTRE X. A un prêtre. — <i>Sur le sujet des dispositions où l'on doit être pour dire la messe.</i> | 29 |

| | |
|---|-------|
| LETTRE XI. A un jeune homme, qui lui demandait conseil pour savoir s'il se ferait prêtre. | 51 |
| LETTRE XII. A un prêtre. — Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler au sacerdoce et de la manière dont il se doit acquitter d'une fonction si sainte. | 53 |
| LETTRE XIII. A un prêtre qui était malade. — Il lui représente en quoi consiste la paix, la force et la perfection d'un chrétien. | 55 |
| LETTRE XIV. A un prêtre. — Il lui donne plusieurs excellents avis touchant la manière de se conduire dans la piété. | 57 |
| LETTRE XV. A un prêtre qui lui avait témoigné une grande joie des grâces qu'il recevait de Dieu. — Il lui donne divers avis pour se rendre digne de ses faveurs. | 59 |
| LETTRE XVI. A un religieux de la compagnie de Jésus qui avait été son disciple et qui était malade à l'extrémité. — Il l'exhorte à bien mourir et à mettre sa confiance en la mort de Jésus-Christ. | 62 |
| LETTRE XVII. A un chanoine régulier. — Il l'excite à un parfait amour de Dieu et lui propose des moyens pour y parvenir. | 64 |
| LETTRE XVIII. A un gentilhomme qui était entré en religion. — Il l'exhorte à reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite de l'avoir délivré des périls du monde. | 67 |
| LETTRE XIX. Au bienheureux Jean de Dieu. — Il lui donne plusieurs avis sur sa conduite dans l'hôpital, et particulièrement sur l'obéissance qu'il devait rendre à son directeur. | 68 |
| LETTRE XX. Au même. — Il lui donne divers avis. | 50 |
| LETTRE XXI. Au même. — Il l'exhorte à travailler plus que jamais pour se rendre agréable à Dieu. | 51 |
| LETTRE XXII. A des chanoines. — Il leur parle de la lumière que donne la grâce : dit qu'on doit au commencement la cacher : quels sont ses effets : qu'il faut peu en parler et beaucoup agir. | 62 |
| LETTRE XXIII. A un religieux qui avait été son disciple. — Il l'exhorte à ne se point relâcher : lui fait voir combien la tiédeur est dangereuse ; et lui donne d'autres avis pour obtenir des grâces de Dieu. | 55 |
| LETTRE XXIV. A un religieux qui était prédicateur et avait été son disciple. — Il lui parle de l'avantage que l'on peut tirer des souffrances et dit que l'on doit plutôt les désirer que les appréhender. | 61 |
| LETTRE XXV. A un prédicateur qui avait été son disciple. — Il lui parle contre la vaine gloire. | 62 |
| LETTRE XXVI. Au même. — Il lui parle de l'avantage qu'il y a d'être tenté, et dit pour Notre-Seigneur le permet. | 64 |
| LETTRE XXVII. Au même. — Il l'exhorte à parler dans ses prédications du peu d'estime que l'on fait aujourd'hui de la parole de Dieu et de la perte des âmes. | 65 |
| LETTRE XXVIII. A un prédicateur. — Il lui parle contre la tentation que donne la défiance et des grâces que nous recevons de Jésus-Christ. | 66 |
| Avis donnés à Dom Diego de Gusman et au docteur Loart, lorsqu'ils étaient prêts d'entrer dans la compagnie des Jésuites. | 68 |
| Autres avis. | 69 |
| Douze degrés d'humilité. | Ibid. |
| Dix autres avis pour marcher dans le chemin du ciel. | Ibid. |
| Quinze autres avis pour ceux qui désirent d'être des véritables religieux. | 71 |
| LETTRE XXIX. A un prédicateur. — Il lui parle de l'excellence de la prédication et de la manière dont ceux qui y sont appelés et les directeurs doivent se conduire. | 72 |
| LETTRE XXX. A un religieux qui était prédicateur. — Il le console des persécutions qu'il avait souffertes : lui dit de quelle sorte il faut se conduire en cette rencontre : la confiance que l'on doit avoir en Dieu, et lui parle des moyens d'entendre l'Écriture sainte. | 80 |
| LETTRE XXXI. A un prédicateur et directeur touchant la fréquente communion. — Il lui déclare les circonstances selon lesquelles il la faut conseiller ou déconseiller. | 85 |
| LETTRE XXXII. A un prédicateur. — Il montre que l'on ne saurait sans une assistance particulière de Dieu, prêcher sa parole. De quelle sorte il se faut acquitter d'un ministère si saint. De la fréquente communion et du silence que les serviteurs de Dieu doivent garder. | 90 |
| LETTRE XXXIII. A un prédicateur. — Il lui parle de la manière dont il se faut occuper le jour et se conduire à l'égard de soi-même et du prochain. | 93 |
| LETTRE XXXIV. A un prédicateur. — Il lui parle de la manière dont il faut entendre l'Écriture sainte et de la véritable doctrine. | 97 |
| LETTRE XXXV. A un seigneur qui se voulait faire religieux. — Il l'instruit de la manière dont il se devait conduire pour répondre à la grâce que Dieu lui faisait. | 99 |
| LIVRE SECOND. — Lettres écrites à des religieuses et à des dames. | 101 |
| LETTRE PREMIÈRE. A une religieuse dont il était directeur. — Il la console dans ses peines. | Ibid. |
| LETTRE II. A la sainte mère Thérèse de Jésus, carmélite. Sur le sujet des persécutions qu'elle souffrait touchant un livre qu'elle avait fait. | 106 |
| LETTRE III. A une religieuse dont il était directeur. — Il lui parle de la grâce que Dieu lui a faite de l'appeler en religion et de la manière dont elle s'y doit conduire. | 108 |
| LETTRE IV. A une abbesse. — Il la console de la mort d'un cardinal son frère. | 114 |
| LETTRE V. A une religieuse affligée. — Il lui représente que les souffrances sont des | |

| | |
|---|-------|
| <i>épreuves de la foi et de l'amour de ceux qui servent Dieu, et la confiance qu'ils doivent alors avoir en lui.</i> | 115 |
| LETTRE VI. A une novice qui voulait faire profession. — Il l'instruit de la manière dont elle s'y devait disposer et se conduire après l'avoir faite. | 118 |
| LETTRE VII. A une religieuse. — Il l'instruit de la manière dont elle devait recevoir l'enfant Jésus, le traiter et le conserver. | 122 |
| LETTRE VIII. A une religieuse. — Il la console dans ses peines. | 124 |
| LETTRE IX. A une demoiselle qui se voulait faire religieuse. — Il l'instruit de la manière dont elle doit reconnaître cette faveur de Dieu et se conduire dans le monastère. | 126 |
| LETTRE X. A une religieuse. — Il lui donne des avis touchant la conduite qu'elle doit tenir pour s'avancer dans le service de Dieu. | Ibid. |
| LETTRE XI. A une religieuse qui était malade à l'extrémité. — Il la console, l'encourage, et l'instruit de ce qu'elle devait faire en cet état. | 129 |
| LETTRE XII. A une religieuse. — Il l'exhorte à l'amour de Dieu et lui donne des avis pour marcher dans le chemin de la perfection. | 150 |
| LETTRE XIII. A une demoiselle qui se voulait faire religieuse. — Il l'instruit sur ce qui regarde la charité. | 154 |
| LETTRE XIV. A une demoiselle qui, ayant fait vœu de virginité, pensait à se marier. — Il l'exhorte à accomplir ce qu'elle avait promis à Dieu, et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire dans une telle tentation. | 158 |
| LETTRE XV. A une demoiselle. — Il l'exhorte à se rendre digne d'être épouse de Jésus-Christ. | 160 |
| LETTRE XVI. A une demoiselle — qui souffrait quelques peines dans son dessein d'être toute à Dieu. | 161 |
| LETTRE XVII. A une demoiselle. — Il l'instruit des artifices dont le démon se sert pour détourner du chemin du ciel les âmes qui commencent à y entrer. | 165 |
| LETTRE XVIII. A une demoiselle. — Il l'exhorte à servir pour l'amour de Dieu une dame qui était malade. | 168 |
| LETTRE XIX. A une demoiselle. — Il l'instruit de la manière qu'elle se devait conduire pour se rendre digne des grâces dont Dieu la favorisait. | 166 |
| LETTRE XX. A une demoiselle affligée. — Il la console et la rassure dans ses craintes. | 167 |
| LETTRE XXI. A une demoiselle. — Il l'exhorte à la retraite, au travail, et au mépris du monde. | 168 |
| LETTRE XXII. A une demoiselle qui commençait à servir Dieu. — Il l'exhorte à l'amour de sa divine Majesté, à veiller sur elle-même, et à se détacher de l'affection des créatures. | 169 |
| LETTRE XXIII. A une demoiselle qui avait commencé à servir Dieu. — Il l'instruit de ce qu'elle avait à faire pour continuer à exécuter sa sainte résolution. | 171 |
| LETTRE XXIV. A une demoiselle qui avait commencé à servir Dieu. — Il lui représente combien il lui importe de persévérer : dans quels inconvénients on tombe lorsqu'on y manque, et quelle doit être une épouse de Jésus-Christ. | 183 |
| LETTRE XXV. A une demoiselle qui s'affligeait de ne recevoir point de consolations spirituelles. — Il lui dit que Dieu envoie souvent de semblables peines à ceux qui le servent, et l'instruit de la manière dont elle doit se conduire en cette rencontre. | 187 |
| LETTRE XXVI. A une demoiselle affligée. — Il l'exhorte à servir Dieu avec soin et avec ferveur. | 160 |
| LETTRE XXVII. A une religieuse. — Il l'exhorte à persévérer dans le service de Dieu, nonobstant les sécheresses et les peines où elle se trouvait. | 161 |
| LETTRE XXVIII. A une demoiselle qui était malade et découragée dans ses exercices de piété. — Il lui redonne courage et lui apprend d'où vient que Dieu permet que ceux qui le servent tombent ainsi dans l'abattement. | 162 |
| LETTRE XXIX. A une demoiselle qui voulait quitter le monde pour se consacrer au service de Dieu. — Il l'exhorte à exécuter cette sainte résolution. | 164 |
| LETTRE XXX. A une demoiselle qui souffrait quelque peine. — Il lui montre qu'elle doit considérer ses peines comme une faveur de Dieu qui traite ainsi ceux qu'il aime. | 166 |
| LETTRE XXXI. A une demoiselle qui était fort retirée. — Il lui parle du prix inestimable d'une âme et du soin que l'on doit apporter pour s'empêcher de tomber et pour se relever quand on est tombé. | 168 |
| LETTRE TROISIÈME. — Lettres écrites à des dames de qualité séculières, et à d'autres femmes mariées, et à des veuves. | 170 |
| LETTRE PREMIÈRE. A une dame de grande qualité. — Il lui montre que le moyen le plus assuré pour servir Dieu est de souffrir pour son amour. | Ibid. |
| LETTRE II. A une dame qui souffrait de grandes peines dans le dessein qu'elle avait de servir Dieu. — Il la console en lui apprenant de quelle sorte Dieu a accoutumé de traiter ceux qui sont à lui et la confiance qu'elle doit avoir qu'il la délivrera de ses peines. | 173 |
| LETTRE III. A la même. — Il lui montre que la Croix est le chemin du ciel, et combien Dieu considère la confiance que l'on a en lui. | 174 |
| LETTRE IV. A la même. — Sur le même sujet que la lettre précédente. | 176 |
| LETTRE V. A une dame affligée. — Il l'exhorte à souffrir avec patience et une grande confiance en Dieu. | 179 |
| LETTRE VI. A une dame. — Il lui dit que c'est une grande faveur de Dieu de sentir | |

- qu'il nous aime, encore que le contraire paraisse en l'extérieur : et combien l'on doit se confier en lui et se défier de soi-même.* 179
- LETTRE VII. A une dame qui s'était consacrée à Dieu. — Il l'exhorte à s'humilier dans les grâces qu'elle recevait de Dieu. *Ibid.*
- LETTRE VIII. A une dame qui souffrait de grandes peines. — Il l'exhorte à porter sa croix. 180
- LETTRE IX. A une dame. — Il lui fait voir que la sainteté consiste en l'humilité et en l'amour de Dieu et du prochain. 185
- LETTRE X. A une dame affligée. — Il lui montre que Dieu nous fait une grande grâce lorsqu'il nous envoie des afflictions et nous rend les martyrs de son amour. *Ibid.*
- LETTRE XI. A une dame fort affligée. — Il l'anime à supporter ses peines en lui représentant combien Dieu est fidèle à ceux qui souffrent pour son amour et la confiance que l'on doit avoir en lui. 184
- LETTRE XII. A une personne qui avait de grands scrupules. — Il l'instruit de la manière d'y remédier. 186
- LETTRE XIII. A une dame. — Il lui parle de l'amour que Dieu a pour les hommes, et des effets de cet amour. 187
- LETTRE XIV. A une personne qui désirait de servir Dieu. — Il l'exhorte à commencer avec une grande confiance en sa miséricorde à aimer les personnes qui lui avaient fait tort : et lui donne des avis contre les scrupules et la vaine gloire. 183
- LETTRE XV. A une dame qui souffrait de grandes peines. — Il l'exhorte à porter sa croix dans l'espérance d'en être récompensée dans le ciel. 190
- LETTRE XVI. A une dame qui était malade. — Il l'instruit de ce qu'elle doit faire : lui dit combien il lui importe de conserver la paix du cœur et de quelle sorte on la doit acquérir. 192
- LETTRE XVII. A une dame qui lui demandait des avis. — Il l'exhorte à porter sa croix. 193
- LETTRE XVIII. A une demoiselle dont il était directeur. — Il l'exhorte à demander à Dieu son amour et à persévérer toujours dans cette demande, encore qu'il diffère de la lui accorder. 194
- LETTRE XIX. A une dame dévote. — Il l'exhorte à résister aux tentations du démon. 196
- LETTRE XX. A une dame. — Il lui dit que l'une des causes des travaux que Dieu nous envoie est pour tempérer par cette amertume la douceur que nous trouvons dans l'amour des créatures. 197
- LETTRE XXI. A une dame. — Il l'instruit de la disposition nécessaire pour recevoir Jésus-Christ dans son âme et avec quel soin elle l'y doit conserver ; comme aussi de l'horreur que l'on doit avoir du péché mortel, principalement quand on a reçu des grâces de Dieu. 198
- LETTRE XXII. A une dame affligée. — Il l'exhorte à soutenir courageusement les tentations du démon. 200
- LETTRE XXIII. A une dame. — Il lui dit qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse remplir notre cœur, mais qu'il le veut trouver vide de l'affection des créatures : Que les tièdes et les lâches lui sont désagréables, et que la fête de la Pentecôte dispose à celle du Saint-Sacrement. 201
- LETTRE XXIV. A une dame de grande qualité. — Il lui apprend que Dieu nous envoie des travaux pour nous redonner du courage lorsque notre découragement ne nous empêche pas d'espérer en son assistance. 205
- LETTRE XXV. A une dame qui était malade. — Il lui fait voir que c'est dans la souffrance que la vertu se perfectionne et que les péchés s'effluent. 204
- LETTRE XXVI. A une dame. — Il lui dit que Jésus-Christ crucifié est le miroir dans lequel nous devons voir tous nos péchés et le remède qui les peut guérir, et que rien ne nous est plus avantageux que de porter sa croix. *Ibid.*
- LETTRE XXVII. A une dame. — Il lui dit que la meilleure preuve de notre amour pour Jésus-Christ est de souffrir pour lui, et que notre confiance en son secours est le moyen de vaincre le démon. 206
- LETTRE XXVIII. A la même dame. — Il lui dit que les maladies servent à purifier l'âme et qu'ainsi quelque peine qu'elles donnent il les faut souffrir en imitant la patience de Jésus-Christ. 209
- LETTRE XXIX. A une dame. — Il lui dit que les souffrances de Jésus-Christ doivent nous rendre les nôtres agréables, et que ceux qui l'aiment véritablement ne trouvent rien de si difficile à supporter que de voir qu'un Dieu est offensé. 210
- LETTRE XXX. A une dame. — Il lui dit que la prospérité et l'adversité sont également des effets de l'amour de Dieu pour les siens. 211
- LETTRE XXXI. A une dame. — Il lui dit que dans un monde où un Dieu a été si cruellement traité, il est avantageux de souffrir pour passer de là dans un autre monde où l'on goûtera la douceur d'une éternelle félicité. 212
- LETTRE XXXII. A une dame. — Il l'exhorte à souffrir pour l'amour de Jésus-Christ et de ne mettre point de bornes à cet amour. 215
- LETTRE XXXIII. A une dame. — Il lui dit que la misère de l'homme est si grande que Dieu ne peut mieux témoigner sa bonté que par la compassion qu'il a de lui et par l'amour qu'il lui porte. 214
- LETTRE XXXIV. A une dame. — Il lui dit que ce n'est pas à nous à choisir nos croix, mais à porter celles qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. 217
- LETTRE XXXV. A une personne affligée. — Il lui représente combien le chemin de la

| | |
|--|-----|
| <i>croix est avantageux et que Dieu ne nous envoie aés consolations en ce monde que pour nous donner le courage de la porter.</i> | 216 |
| LETTRE XXXVI. A une femme dévote. — Il lui dit que Dieu demande un cœur qui ne soit occupé que de lui, et lui représente l'avantage que ce nous est de n'avoir point d'autre volonté que la sienne. | 217 |
| LETTRE XXXVII. A une femme qui était fort tentée. — Il l'exhorte à la souffrance par l'aveu des avantages que l'on en peut tirer. | 218 |
| LETTRE XXXVIII. A une femme qui se trouvait dans de grandes sécheresses. — Il l'exhorte à se confier en Dieu, et lui représente les raisons qui le portent à affliger ceux qui sont a lui, et des avantages qu'ils en retirent. | 222 |
| LETTRE XXXIX. A une femme affligée. — Il lui apprend que nos peines peuvent venir ou de la faute de la personne qui les souffre, ou parce que Dieu la veut éprouver; et de quelle sorte il se faut conduire en cela. | 226 |
| LETTRE XL. A une dame. — Il l'exhorte à souffrir ses maux avec patience. | 229 |
| LETTRE XLI. A une dame malade. — Il la console dans ses peines et l'exhorte à les supporter avec patience pour l'amour de Jésus-Christ qui en a tant enduré pour nous. | 232 |
| LETTRE XLII. A une dame. — Il l'exhorte à combattre généreusement dans la guerre spirituelle ou Dieu l'engage, et l'instruit des moyens de résister aux artifices du démon. | 234 |
| LETTRE XLIII. A une dame de grande qualité affligée d'une maladie qui l'empêchait de continuer ses exercices spirituels. — Il l'instruit de la manière dont elle peut conserver la paix au milieu de ses peines. | 236 |
| LETTRE XLIV. A une dame de grande qualité. — Il lui parle de trois avènements de Jésus-Christ, dans le monde, dans le jugement, et dans l'âme; et de quelle sorte on se doit disposer à le recevoir. | 239 |
| LETTRE XLV. A une dame. — Il l'exhorte à beaucoup aimer Dieu, et à pratiquer l'oraison. | 241 |
| LETTRE XLVI. A une dame qui souffrait des peines intérieures et extérieures. — Il l'instruit des moyens d'y remédier et de se guérir de ses scrupules. | 243 |
| LETTRE XLVII. A une femme dévote qui s'affligeait de n'être pas dans le repos d'esprit qu'elle souhaitait. — Il l'exhorte à persévérer dans la vertu et dans la confiance en Dieu. | 249 |
| LETTRE XLVIII. A une femme dévote qui souffrait de grandes peines. — Il l'exhorte à les supporter en lui faisant voir l'avantage qu'elle en peut tirer: et que si elle les compare à celles que Jésus-Christ a souffertes, et qu'elle ait de l'amour pour lui, elles lui paraîtront petites. | 251 |
| LETTRE XLIX. A une femme affligée d'un malheur arrivé à son fils. — Il la console et l'instruit de la manière dont elle se devait conduire en cette occasion et autres semblables. | 255 |
| LETTRE L. A une personne qui était fort affligée de ce qu'elle ne s'avançait pas assez dans la piété. — Il l'instruit de la différence qu'il y a entre l'amour de Dieu et l'amour-propre; et comme il faut pour venir à l'un, s'attacher à l'autre. | 258 |
| LETTRE LI. A une dame. — Il l'exhorte à se confier en Dieu, et l'instruit des moyens de pratiquer ses avis. | 257 |
| LETTRE LII. A une dame dont il était directeur et qui appréhendait de lui être à charge. — Il lui ôte cette crainte et l'exhorte à persévérer dans la vertu et à servir le prochain. | 259 |
| LETTRE LIII. A des femmes dévotes qui souffraient de grandes peines. — Il les exhorte à les considérer comme de grandes faveurs de Dieu, et leur représente quel est son amour pour nous. | 261 |
| LETTRE LIV. A une dame. — Il l'exhorte à se préparer durant l'Avent à recevoir Jésus-Christ enfant. | 263 |
| LETTRE LV. A une femme dévote. — Il l'instruit de la manière dont elle doit se préparer dans le temps de l'Avent à recevoir Notre-Seigneur. | 266 |
| LETTRE LVI. A une dame. — Il l'instruit de la manière dont Jésus-Christ s'est conduit envers nous. | 266 |
| LETTRE LVII. A la même. — Il l'instruit de la manière dont elle doit adorer Jésus-Christ dans son enfance ainsi que les Rois l'ont adoré, et fait voir que nous lui devons donner tout notre amour. | 268 |
| LETTRE LVIII. A une dame. — Il l'instruit des effets que la venue du Saint-Esprit opéra dans les Apôtres, et de quelle sorte il se faut disposer à le recevoir. | 270 |
| LETTRE LIX. A une dame affligée de l'absence de son fils. — Il l'exhorte à souffrir à l'imitation de Jésus-Christ et de la sainte Vierge. | 272 |
| LETTRE LX. A une dame. — Il la console de la mort de son mari. | 274 |
| LETTRE LXI. A une autre dame qui avait aussi perdu son mari. — Il la console en lui représentant qu'il n'y a presque rien de désirable en cette vie, et combien les afflictions sont utiles à ceux qui les souffrent chrétiennement. | 276 |
| LETTRE LXII. A une dame. — Il la console de la mort de sa sœur: lui représente combien la tristesse excessive est dommageable, et l'instruit de la manière dont on se doit conduire dans de semblables rencontres. | 279 |
| LETTRE LXIII. A une dame de grande qualité. — Il la console de la mort d'une personne qui lui était très-chère, et la reprend de se laisser aller à une tristesse excessive. | 283 |
| LIVRE QUATRIÈME. — Lettres écrites à plusieurs seigneurs, gentilshommes, officiers considérables juges, et à quelques-uns de ses amis et de ses disciples | 288 |

| | |
|---|--------------|
| LETTRE PREMIÈRE. Au gouverneur de Séville. — <i>Cette lettre est divisée en six chapitres à cause des divers sujets dont elle parle.</i> | 286 |
| Chapitre premier. Des qualités nécessaires pour bien gouverner : et qu'encore qu'on les ait, c'est se rendre indigne des charges que de les désirer. | <i>Ibid.</i> |
| — II. Des qualités d'un bon gouverneur, et particulièrement de la fermeté qu'il doit avoir pour rendre la justice; et du soin qu'il doit prendre de se bien examiner touchant sa capacité. | 287 |
| — III. De la manière dont on doit châtier les crimes avec compassion, avec douleur, et en priant pour les coupables. | 290 |
| — IV. Des moyens de bien gouverner : du choix des juges; et avis sur ce sujet. | 295 |
| — V. Des faux serments, et plusieurs autres abus, et des remèdes que l'on y peut apporter. | 500 |
| — VI. Divers avis touchant plusieurs autres désordres. | 503 |
| LETTRE II. A un seigneur. — <i>Il lui parle de la connaissance de Dieu et de soi-même, et de quelle sorte il se doit conduire avec ses vassaux.</i> | 506 |
| LETTRE III. A un Seigneur. — <i>Il l'instruit de la manière dont on doit passer le Carême pour avoir dans la semaine sainte les sentiments que la Passion de Jésus-Christ nous doit donner; lui représente quel horrible mal c'est que le péché, et de quelle sorte on doit y remédier par la pénitence.</i> | 514 |
| LETTRE IV. A un seigneur qui était malade. — <i>Il lui représente que les maladies sont des faveurs de Dieu, et de quelle sorte il nous parle par elle.</i> | 516 |
| LETTRE V. A un seigneur. — <i>Il l'oblige à rechercher sur toutes choses la grâce de Dieu, parce que tout consiste en cela.</i> | 519 |
| LETTRE VI. A un seigneur qui était malade. — <i>Il l'exhorte à se confier en Dieu, et l'instruit de la manière dont il se doit conduire pour acquérir cette confiance.</i> | <i>Ibid.</i> |
| LETTRE VII. A un seigneur qui était malade. — <i>Il l'exhorte à l'amour des souffrances et lui représente l'avantage que l'on en peut tirer.</i> | 521 |
| LETTRE VIII. A quelques-uns de ses amis qui étaient affligés. — <i>Il les console, leur représente les grands avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et comme Notre-Seigneur donne la force de les supporter.</i> | 525 |
| LETTRE IX. A une personne qui avait beaucoup de piété. — <i>Il lui parle de l'humilité, de l'orgueil, et de la perfection du divin amour.</i> | 525 |
| LETTRE X. A un de ses amis. — <i>Il l'exhorte à servir Dieu véritablement; lui représente quel honneur c'est, et quelle est la vanité et la misère de cette vie.</i> | 530 |
| LETTRE XI. A un de ses amis. — <i>Il le console de la mort de sa mère et de son frère, et l'exhorte de se préparer à bien mourir.</i> | 532 |
| LETTRE XII. A un de ses amis. — <i>Il le console de la mort de son fils.</i> | 534 |
| LETTRE XIII. A un seigneur qui était malade et qui témoignait d'appréhender la mort. — <i>Il lui donne des avis de ce qu'il doit faire, et l'exhorte à travailler à connaître Dieu de plus en plus, afin de l'aimer encore davantage, sans s'effrayer par la vue de ses péchés.</i> | 535 |
| LETTRE XIV. A un homme de piété. — <i>Il l'exhorte de renoncer à tout pour ne penser qu'à servir Dieu et à mortifier ses passions.</i> | 538 |
| LETTRE XV. A de ses amis que l'on persécutait et dont il était directeur. — <i>Il les exhorte à aimer les croix à l'exemple de Jésus-Christ.</i> | 539 |
| LETTRE XVI. A un homme dont il était directeur. — <i>Il lui représente quelle est la faiblesse de l'homme sans l'assistance de Dieu, et quelle est sa force lorsqu'il lui est agréable.</i> | 542 |
| LETTRE XVII. A un de ses amis qui était dans l'affliction. — <i>Il lui représente ce qui porte Dieu à nous envoyer des afflictions et le profit que nous en devons tirer.</i> | 544 |
| LETTRE XVIII. A un de ses amis qui s'affligeait de n'avoir pas l'esprit dans la paix qu'il souhaitait. — <i>Il l'instruit de la manière dont il devait se conduire dans ses fautes et se préparer à la communion.</i> | 545 |
| LETTRE XIX. A un gentilhomme. — <i>Il l'exhorte à agir d'une manière digne d'un homme de sa condition en combattant les combats du Seigneur contre l'ennemi, qui est l'amour-propre.</i> | 547 |
| LETTRE XX. A un homme de vertu. — <i>Il l'instruit de la manière dont il devait gouverner sa famille tant en supportant leurs défauts qu'en les corrigeant.</i> | 549 |
| LETTRE XXI. A un de ses amis. — <i>Il traite des trois degrés de la vertu de gratitude; l'exhorte à ne trouver rien de difficile pour servir Dieu.</i> | 551 |
| LETTRE XXII. A un gentilhomme son ami. — <i>Il lui représente que les travaux que Dieu envoie sont un sujet d'espérance aux gens de bien et de crainte aux pécheurs. Que l'amour des justes pour Dieu ne doit point avoir de bornes. Qu'il est facile de porter un poids dont Dieu est le contre-poids, et qu'il y a de la lâcheté de renoncer aux faveurs qu'il nous veut faire par l'appréhension de souffrir.</i> | 555 |
| LETTRE XXIII. A un de ses amis qui lui demandait ce qu'il devait faire pour devenir homme de bien. — <i>Il l'instruit sur ce sujet.</i> | 555 |
| LETTRE XXIV. A quelques-uns de ses amis qui avaient commencé à servir Dieu. — <i>Il les exhorte à continuer, et les instruit des moyens de vaincre la chair, le monde et les démons.</i> | 558 |
| LETTRE XXV. A un serviteur de Dieu, qui s'employait avec d'autres en de bonnes œuvres. — <i>Il les exhorte tous à l'humilité.</i> | 560 |
| LETTRE XXVI. A un de ses amis. — <i>Il l'exhorte à se rendre agréable à Dieu et à ne se</i> | |

| | |
|---|-------|
| <i>pas embarrasser dans ce qui regarde les biens temporels après avoir goûté les éternels.</i> | 361 |
| LETTRE XXVII. A un homme de piété. — Il l'exhorte à chercher Dieu par l'obéissance et l'humilité, et à ne point faire de changements sans consulter Dieu. | 363 |
| LETTRE XXVIII. A un de ses amis. — Il lui dit que pour se bien préparer à la mort il faut purifier son âme par la pénitence, et commencer une nouvelle vie. | 364 |
| LETTRE XXIX. A un de ses amis. — Il lui représente quels sont les dangereux effets de la tiédeur. | 365 |
| LETTRE XXX. A un seigneur. — Il lui représente qu'encore que le chemin de la vertu soit rude, on y rencontre de grandes consolations. | 367 |
| LETTRE XXXI. A un écolier qui se plaignait à lui de ce qu'il avançait peu dans ses exercices spirituels. — Il lui montre en quoi consiste la perfection. | Ibid. |
| LETTRE XXXII. A un gentilhomme son ami. — Il lui représente que la vertu ne consiste pas à fuir les difficultés, mais à les vaincre, et lui témoigne combien il est éloigné de vouloir aller à la cour. | 368 |
| LETTRE XXXIII. A un malade. — Il le console et lui donne quelques avis sur ce sujet. | 369 |
| Discours en forme de lettre. — Pour montrer que la véritable piété consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu. | 371 |
| Deux discours adressés aux prêtres touchant le sacerdoce et sa sainteté qu'il demande. — Premier discours. | 380 |
| Second discours adressé aux prêtres touchant le sacerdoce et la sainteté qu'il demande. | 383 |
| Discours de l'amour de Dieu. | 394 |
| Avis pour vivre d'une manière chrétienne. | 403 |
| Autres avis pour vivre d'une manière chrétienne. | 406 |
| TRAITÉ QUI PORTE POUR TITRE : AUDI FILIA ET VIDE. | 408 |
| Chapitre premier. Des divers langages que le péché a introduits dans le monde. | Ibid. |
| DU LANGAGE DU MONDE. | |
| — II. Que nous ne devons pas écouter le langage du monde, mais mépriser ce vain bonheur qui a tant de pouvoir sur l'esprit des hommes. Et quelle sera la punition de ceux qui l'aiment. | Ibid. |
| — III. Des moyens qui peuvent nous aider à mépriser la fausse gloire du monde, et que les abaissements de Jésus-Christ nous peuvent donner la force de la surmonter. | 410 |
| — IV. En quelle manière et pour quelle fin il est permis de désirer l'honneur; et que les charges honorables sont extrêmement dangereuses. | 412 |
| DU LANGAGE DE LA CHAIR. | |
| — V. Qu'il faut fuir les plaisirs de la chair. Combien il est dangereux de l'écouter, et ce que l'on doit faire pour la vaincre. | 415 |
| — VI. De deux causes des tentations sensuelles : et par quels moyens nous pouvons les surmonter lorsqu'elles viennent du démon. | 417 |
| — VII. De l'admirable paix que Dieu donne à ceux qui combattent généreusement contre les tentations de la chair, et que pour les surmonter il faut fuir la conversation des femmes. | 418 |
| — VIII. Moyens dont le démon se sert pour tromper les personnes spirituelles par ces tentations de la chair, et comment il faut s'en défendre. | 419 |
| — IX. Que l'un des plus puissants moyens pour surmonter les tentations de la chair est la prière dévote et fervente, parce qu'en élevant l'âme à Dieu elle la détache et la dégoûte des choses du monde. | 421 |
| — X. De plusieurs autres moyens pour résister aux premières tentations de la chair. | 423 |
| — XI. Ce que l'on doit faire pour surmonter diverses causes qui portent à perdre la chasteté. | 425 |
| — XII. Que Dieu pour humilier les orgueilleux permet qu'ils perdent la chasteté, et qu'ainsi pour être chaste il faut être humble. | 427 |
| — XIII. Que l'on peut perdre la chasteté par deux autres causes fort dangereuses qu'il faut tâcher d'éviter. | 429 |
| — XIV. Que la chasteté étant un don de Dieu nous devons la lui demander par l'intercession de ses Saints, et particulièrement de sa très-sainte Mère, sans avoir la présomption de l'obtenir par nous-mêmes. | 430 |
| — XV. Que notre Seigneur ne donne pas également à tous la chasteté, mais ne la donne à quelques-uns que dans le cœur, et que les tentations de la chair sont avantageuses à ceux qui en savent bien user. | 431 |
| — XVI. Qu'il y en a qui sont chastes aussi bien dans leur chair que dans leur cœur, sans que la sensualité se soulève en eux contre la raison. | 432 |
| DU LANGAGE DU DÉMON. | |
| — XVII. Que nous devons fermer l'oreille au langage du démon, et particulièrement lorsqu'il s'efforce de nous inspirer de l'orgueil pour nous tromper et nous perdre. Des moyens dont on doit se servir pour ne le point écouter. | 435 |
| — XVIII. Que le démon nous tend un piège tout contraire à la présomption qui est le désespoir, et de quelles armes nous devons nous servir pour le combattre. | 438 |

| | |
|---|-----|
| Chapitre XIX. Combien Dieu nous a fait de grâces en nous donnant Jésus-Christ son Fils unique, et combien elles doivent nous fortifier contre le désespoir. | 440 |
| — XX. Des moyens dont le démon se sert pour nous empêcher de profiter des avis précédents, et qu'au lieu de nous étonner nous devons redoubler notre courage, en considérant la miséricorde infinie de Dieu. | 441 |
| — XXI. Que la considération de l'extrême bonté de Dieu qui est toujours prêt de pardonner à ceux qui implorent sa miséricorde, doit suffire pour empêcher de tomber dans le désespoir. | 442 |
| — XXII. Que Notre-Seigneur par sa miséricorde toute-puissante surmonte nos ennemis d'une admirable manière. | 444 |
| — XXIII. Que le désespoir est la perte de l'âme et que la joie spirituelle, la vigilance, et la ferveur au service de Dieu peuvent nous faire vaincre un si dangereux ennemi. | 446 |
| — XXIV. Que nous pouvons par deux moyens recouvrer l'espérance et rentrer dans la voie de Dieu. Que la tentation ne doit pas nous faire perdre courage, quoique Dieu diffère à nous consoler, et qu'il y a des personnes qui ne peuvent s'humilier que par la tentation. | 448 |
| — XXV. Que le démon s'efforce de nous faire tomber dans le désespoir par les tentations contraires à la foi et à la piété. Et de quel remède on se peut servir pour s'en garantir. | 450 |
| — XXVI. Que le dessein du démon dans toutes ses tentations est de nous faire abandonner l'exercice des bonnes œuvres. Que nous devons alors nous y affectionner plus que jamais, sans souhaiter des consolations, et pour quelle fin il est bon de les désirer. | 451 |
| — XXVII. Que le moyen de vaincre ces tentations consiste plus dans la patience à les souffrir et dans l'espérance au secours de Dieu qu'à faire des efforts pour empêcher qu'elles ne viennent. | 453 |
| — XXVIII. Que l'un des plus grands remèdes contre les tentations est d'avoir un confesseur sage et expérimenté, en qui l'on puisse prendre toute confiance. Des qualités qu'il doit avoir et de l'avantage que l'on peut tirer de ces tentations. | 454 |
| — XXIX. Des diverses tentations par lesquelles le démon s'efforce de nous détourner des exercices de la piété. De la confiance que nous devons, pour le vaincre, avoir en Notre-Seigneur. Et de quelques autres moyens qui peuvent nous aider à surmonter ces tentations. | 455 |
| DE LA VÉRITÉ DE LA FOI CATHOLIQUE. | |
| — XXX. Que nous avons plusieurs sujets d'espérer que Notre-Seigneur nous délivrera de tous nos maux. Ce que c'est que la foi, et que ce mot croie à divers sens. | 460 |
| — XXXI. Que la vérité de Dieu est la première chose dont nous devons nous instruire par le moyen de la foi. Que la foi est le fondement de toute la vie spirituelle. Et que les choses qu'elle nous enseigne sont élevées au-dessus de la raison. | 465 |
| — XXXII. Qu'il est conforme à la raison de croire tout ce que notre foi nous enseigne, quoiqu'il soit au-dessus de notre raison. | 464 |
| — XXXIII. Que nous avons des témoins irréprochables de la vérité de notre foi, qui ont généreusement exposé leur vie pour la soutenir. | 465 |
| — XXXIV. Que la bonne vie des chrétiens est une grande preuve de la vérité de notre foi; et qu'ils ont surpassé en vertu tous les peuples qui n'ont pas la même créance. | 466 |
| — XXXV. Que la conscience de ceux qui embrassent la vertu leur rend témoignage de la vérité de notre foi. Que la mauvaise vie au contraire empêche de la connaître et contribue beaucoup à la faire perdre lors même qu'on la connaît. | 469 |
| — XXXVI. Que l'admirable changement des cœurs endurcis dans le péché et les grâces que Dieu fait à ceux qui se convertissent à lui et qui l'invoquent sont de grands témoignages de la vérité de notre foi. | 470 |
| — XXXVII. Que Dieu fait de très-grandes grâces à ceux qui sont parfaitement vertueux : ce qui est une grande preuve de la vérité de notre foi, puisqu'elle nous apprend à nous en rendre dignes. | 471 |
| — XXXVIII. Que si l'on considère bien ce que c'est que de croire et quelle est la grandeur et l'excellence de la foi chrétienne, on trouvera qu'en la recevant on est obligé de servir Dieu. | 473 |
| — XXXIX. Réponse à ce que l'on dit que notre loi enseigne des choses trop élevées pour être crues. | 474 |
| — XL. Réponse à ceux qui disent que notre foi enseigne des choses de Dieu qui sont trop basses, où il est montré que c'est en cela même que sa gloire éclate. | 475 |
| — XLI. Que la gloire de Jésus-Christ n'éclate pas seulement dans ses abaissements, mais que nous en recevons aussi de grands avantages. | 477 |

| | | |
|--|---|-----|
| Chapitre | XLII. Que la manière dont notre foi a été prêchée et reçue montre qu'elle est infailible. | 478 |
| — | XLIII. Que notre foi est si élevée, qu'il est impossible de l'avoir sans une grâce particulière de Dieu. | 479 |
| — | XLIV. Que nous ne saurions trop rendre grâces à Dieu de nous avoir donné la foi, et de quelle manière nous en devons user. | 482 |
| — | XLV. Pourquoi Dieu a voulu nous sauver par la foi. De la soumission que nous devons avoir à ce qu'elle nous enseigne, et particulièrement à ce que Jésus-Christ a dit de sa propre bouche. | 483 |
| — | XLVI. Qu'il n'appartient qu'à l'Eglise romaine de déclarer le sens de l'Ecriture sainte. Qu'il faut se rapporter de ce qu'elle n'a pas déclaré à l'explication que les saints en ont donné, et quelle est la soumission que nous devons avoir pour cette sainte Eglise. | 486 |
| — | XLVII. Que la perte de la foi est un terrible châtement de Dieu, et que c'est avec justice qu'elle est ôtée à ceux qui ne vivent pas conformément à leur créance. | 488 |
| — | XLVIII. Continuation de ce qui a été traité dans le chapitre précédent, et de quelle sorte il faut lire l'Ecriture sainte et les Pères. | 490 |
| — | XLIX. Que nous ne devons pas nous glorifier d'avoir conservé la foi que les autres ont perdue, mais au contraire beaucoup nous humilier. | 492 |
| DES FAUSSES RÉVÉLATIONS. | | |
| — | L. Que plusieurs sont trompés, parce qu'ils ajoutent trop aisément foi aux révélations. Qu'elles ne sont souvent que des illusions du diable, et en quoi consiste la véritable liberté de l'esprit. | 494 |
| — | LI. Combien le désir d'avoir des révélations ou des sentiments extraordinaires est périlleux; ce que l'on doit faire pour éviter de telles illusions. | 496 |
| — | LII. Des marques par lesquelles on peut discerner les véritables révélations d'avec les fausses. | 498 |
| — | LIII. De l'orgueil secret dans lequel tombent plusieurs de ceux qui marchent dans la voie de la perfection et qui les met en grand danger d'être trompés par les illusions du démon. | 499 |
| — | LIV. Suite du chapitre précédent, où il explique plus particulièrement l'erreur de ceux dont il a parlé: enseigne la manière dont on doit recevoir les conseils d'autrui; et montre combien il est dangereux de ne suivre que son propre jugement. | 500 |
| — | LV. Que nous devons extrêmement éviter de suivre notre propre sentiment et choisir quelqu'un à qui nous nous assujettissions dans la vue de Dieu. Quelle doit être cette personne et de quelle sorte nous devons nous conduire à son égard. | 503 |
| DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME. | | |
| — | LVI. Il commence à expliquer la seconde partie des versets qu'il a pris pour sujet de ce traité, et qu'il faut se détacher de la vue des créatures pour rentrer dans soi-même, afin de mieux connaître Dieu. | 504 |
| — | LVII. Que nous sommes nous-mêmes la première chose que nous devons regarder, et combien il nous importe de nous connaître. | 506 |
| — | LVIII. Que nous devons travailler avec beaucoup de soin à nous connaître. De quelle manière nous le pouvons faire, et qu'il faut en chaque jour se recueillir durant quelque temps. | 509 |
| — | LIX. Continuation de ce que l'on doit faire pour arriver à la connaissance de soi-même, et comment profiter de la lecture et de l'oraison. | 510 |
| — | LX. Combien la pensée de la mort sert à se connaître soi-même, et de la manière dont on doit méditer ce que deviendra le corps après qu'il sera séparé de l'âme. | 511 |
| — | LXI. De la manière de méditer sur ce que deviendra l'âme à l'heure de la mort: et combien cette méditation peut nous faire avancer dans la connaissance de nous-mêmes. | 512 |
| — | LXII. Que notre examen de chaque jour peut beaucoup servir à nous donner la connaissance de nous-mêmes et que nous en tirons encore d'autres grands avantages. Nous en pouvons aussi beaucoup tirer des remontrances que l'on nous fait et des secrètes inspirations de Notre-Seigneur. | 514 |
| — | LXIII. Que pour ne nous pas tromper dans la connaissance de nous-mêmes et ne pas pécher contre la véritable humilité, nous ne devons pas même faire cas de nos bonnes œuvres: et que Jésus-Christ nous en donne un admirable exemple. | 516 |
| — | LXIV. Que la considération de nous-mêmes peut beaucoup nous servir pour acquérir l'humilité. | 517 |
| — | LXV. Que la connaissance de l'être surnaturel que nous donne la grâce peut servir à acquérir l'humilité. | 519 |
| — | LXVI. Continuation du chapitre précédent. | 520 |
| — | LXVII. Continuation du précédent chapitre. Que Dieu répand souvent par cette connaissance de nous-mêmes une si grande lumière dans nos âmes qu'elle nous fait entrer par le mépris de notre néant et de | |

| | | |
|-------------------|--|-----|
| | notre bassesse dans la connaissance de la grandeur de Dieu | 822 |
| | DE L'ORAISON ET DE LA MÉDITATION. | |
| Chapitre LXXVIII. | Il commence à traiter de la manière de considérer Jésus-Christ. Des mystères de sa vie et de sa mort. Des motifs qui doivent nous porter à cette considération : et des grands avantages que l'on en tire. | |
| — LXXIX. | Suite du chapitre précédent, où il explique un verset du cantique touchant la passion de Jésus-Christ. | 825 |
| — LXX. | Des grands avantages que l'on tire de l'oraison. | 826 |
| — LXXI. | Que la pénitence est comme le premier pas pour aller à Dieu par une véritable douleur de nos péchés, accompagnée d'une sincère confession de les avoir commis, et des moyens d'y satisfaire. | 828 |
| — LXXII. | Que le second pas, pour s'approcher de Dieu, est de le remercier de nous avoir fait venir vers lui par la pénitence, et de méditer en chaque jour de la semaine quelque article de la passion. | 832 |
| — LXXIII. | De la manière de méditer sur la vie et la passion de Jésus-Christ. | 855 |
| — LXXIV. | De la manière de méditer particulièrement et avec fruit sur la vie de Notre-Seigneur. | 854 |
| — LXXV. | Avis importants pour s'exercer avec encore plus de fruit à la prière et à la méditation, et pour éviter quelques fautes dans lesquelles tombent les ignorants. | 853 |
| — LXXVI. | Que la fin que l'on doit se proposer en méditant sur la passion de Notre-Seigneur est de l'imiter, et en quoi consiste principalement cette imitation. | 858 |
| — LXXVII. | Que la mortification des passions est le second fruit que l'on doit tirer de la méditation de la passion de Jésus-Christ, et de quelle sorte on peut s'exercer en cette méditation. | 840 |
| — LXXVIII. | Que la plus excellente de toutes les méditations est la passion de J.-C., et l'amour avec lequel il s'est offert pour nous à son Père. | 842 |
| — LXXIX. | De l'ardent amour de Jésus-Christ pour Dieu et pour les hommes dans la vue de Dieu, et que cet amour a été la cause de ses souffrances extérieures et encore plus des intérieures. | 845 |
| — LXXX. | De la tendresse de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Que nos péchés ont été la cause de ses peines intérieures et la croix qu'il a portée dans son cœur durant toute sa vie. | 847 |
| — LXXXI. | De quelques autres considérations très-utiles qui se peuvent tirer de la passion de Notre-Seigneur. | 848 |
| — LXXXII. | Que Notre-Seigneur nous écoute et nous regarde favorablement lorsque nous lui découvrons nos plaies avec la douleur qu'elles doivent nous donner, et avec quelle bonté et promptitude il les guérit et répand sur nous ses grâces. | 850 |
| — LXXXIII. | Que les menaces que Dieu nous fait sont ou absolues ou conditionnelles, et de quelle sorte nous les devons recevoir. | 852 |
| — LXXXIV. | Ce que nous sommes par nous-mêmes : et ce que nous sommes par la grâce de Jésus-Christ. | 855 |
| — LXXXV. | De quelle sorte Jésus-Christ a crié et continue de crier pour nous vers son Père d'une voix si forte qu'il est toujours prêt pour l'amour de lui à nous écouter et à nous faire des grâces. | 857 |
| | QUE JÉSUS-CHRIST NOUS ÉCOUTE ET NOUS REGARDE. | |
| — LXXXVI. | Avec quel amour Jésus-Christ regarde les justes. Du plaisir qu'il prend à nous faire du bien et à détruire nos péchés, et avec quelle horreur nous les devons regarder afin qu'il les regarde d'un œil de miséricorde. | 859 |
| — LXXXVII. | Des extrêmes avantages que nous recevons de ce que le Père éternel regarde Jésus-Christ son Fils. | 861 |
| — LXXXVIII. | De quelle manière il faut entendre que Jésus-Christ est notre justice et qu'il ne faut pas croire que la justice des hommes justes ne soit point différente de la sienne. | 865 |
| — LXXXIX. | Que le péché ne demeure point dans les justes, parce que la coulpe est effacée en eux, et ainsi étant purifiés ils sont agréables à Dieu. | 863 |
| — XC. | Que ce que les péchés sont entièrement effacés dans les justes par les mérites de Jésus-Christ, au lieu d'obscurcir sa gloire, la fait éclater encore davantage. | 867 |
| — XCI. | De quelle sorte se doivent entendre quelques endroits de l'Écriture, qui disent que Jésus-Christ est notre justice, afin d'éclaircir encore davantage le chapitre précédent. | 868 |
| — XCII. | Qu'il faut extrêmement fuir la vanité que les bonnes œuvres donnent d'ordinaire et se servir pour cela d'un avis de Jésus-Christ. | 870 |
| — XCIII. | Que l'humilité nous peut faire jouir avec assurance et actions de grâces du mérite qu'il plaît à Dieu de donner aux bonnes œuvres | 872 |
| | DE L'AMOUR DU PROCHAIN. | |
| — XCIV. | Que nous devons juger par l'amour que nous avons pour nous-mêmes de celui que nous devons avoir pour notre prochain. | 875 |
| — XCV. | Que la connaissance de l'amour que Jésus-Christ nous a porté doit | |

| | | |
|----------|---|--------------|
| | nous apprendre à aimer notre prochain. | 574 |
| Chapitre | XCVI. Autre considération qui nous apprend de quelle sorte nous devons nous conduire avec notre prochain. | 575 |
| | QU'IL FAUT RENONCER A NOTRE VOLONTÉ. | |
| — | XCVII. Explication de ces paroles du premier des versets pris pour sujet de ce traité. OUBLIEZ VOTRE NATION ET LA MAISON DE VOTRE PÈRE. | 577 |
| — | XCVIII. Que nous devons fuir le monde qui est la cité des méchants. Combien il traite mal ses citoyens, et qu'épouvantable sera leur fin. | 579 |
| — | XCIX. Que l'avantage de la naissance n'est que vanité, et que la véritable noblesse dont on doit seulement se glorifier est d'appartenir à J.-C. | 582 |
| — | C. Explication de ces paroles : OUBLIEZ LA MAISON DE VOTRE PÈRE, qui montre que nous devons renoncer à notre volonté pour imiter J.-C. | 584 |
| — | CI. De ce que l'on doit faire pour renoncer à sa propre volonté. De l'obéissance que les inférieurs doivent rendre à leurs supérieurs, et de quelle sorte les supérieurs doivent se conduire envers leurs inférieurs. | 583 |
| — | CII. Que l'on doit donner le nom de volonté propre à tout ce que nous désirons et que nous demandons, et comment nous pouvons le connaître. | 587 |
| | QUE L'ÂME A RECOUVRÉ SA BEAUTÉ PAR JÉSUS-CHRIST. | |
| — | CIII. Explication de ces paroles : ET LE ROI CONCEVRA DE L'AMOUR POUR VOTRE BEAUTÉ. Que l'on ne saurait trop admirer que Dieu aime l'homme. Que ce n'est pas la beauté du corps qu'il aime, et combien elle est dangereuse. | 588 |
| — | CIV. Que l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ demande une grande circonspection en toutes choses, et qu'il est l'exemple sur lequel elle doit se régler, tant pour ce qui regarde l'extérieur que l'intérieur. | 590 |
| — | CV. Qu'un état aussi élevé qu'est celui de la virginité ne doit pas être un sujet de crainte aux épouses de Jésus-Christ, parce qu'il les assiste, et qu'après ne s'y être engagées que par conseil, il fait qu'elles y demeurent avec joie. | 591 |
| — | CVI. Des quatre conditions qui peuvent rendre une chose belle, et qu'elles manquent toutes à une âme qui est dans le péché. | 592 |
| — | CVII. Que la difformité du péché est si grande que n'ayant pu être réparée ni dans la loi de nature ni dans la loi écrite, il n'y a que Jésus-Christ qui ait pu y remédier dans la loi de grâce. | 595 |
| — | CVIII. Que Jésus-Christ efface par son sang la difformité du péché dans l'âme et lui communique sa beauté. Qu'il a été plus convenable que ce fût lui qui s'incarnât, que non pas le Père ni le Saint-Esprit, et combien grande est l'efficacité de son incarnation. | 594 |
| — | CIX. Que l'humanité sainte de Jésus-Christ a été figurée par les vêtements du grand prêtre. Que le voile du temple que Dieu commanda à Moïse de faire en était une figure, et ce que c'était que David demandait à Dieu, lorsqu'il lui demandait d'être arrosé avec de l'hyssope. | 596 |
| — | CX. Que Jésus-Christ pour embellir nos âmes a caché en sa personne les quatre conditions qu'a la beauté. | <i>Ibid.</i> |
| — | CXI. Des biens admirables que Dieu a tirés du plus grand de tous les crimes qui se pouvait commettre dans le monde, qui était de faire mourir Jésus-Christ, et des admirables effets qu'a produits cette parole de Pilate : Voici l'homme. | 598 |
| — | CXII. Que pour recouvrer la beauté de nos âmes nous devons regarder Jésus-Christ défiguré par tant de douleurs, lorsque Pilate dit : Voici l'homme, en la manière que l'ont regardé depuis un si grand nombre de ceux à qui les apôtres ont prêché l'Évangile. C'est par sa grâce et non pas par nos mérites que nous pouvons recouvrer cette beauté. | 600 |
| — | CXIII. Il continue à montrer de quelle manière nous devons regarder Jésus-Christ. Qu'il n'y a rien en lui que de beau, et que ce que les tourments qu'il a soufferts y ont fait paraître de difforme aux yeux de la chair, est une grande beauté. | 602 |
| | MÉDITATIONS SUR LES VERTUS DE SAINTE THÉRÈSE, pour la neuvaine qui précède sa fête, par Son Eminence le cardinal Lambrusciani, traduites de l'italien. | 604 |
| | Premier jour.—Médit. I. De la foi de sainte Thérèse. | <i>Ibid.</i> |
| | Deuxième jour.—Médit. II. De la pénitence de la Sainte. | 607 |
| | Troisième jour.—Médit. III. De l'obéissance de la Sainte. | 609 |
| | Quatrième jour.—Médit. IV. De l'amour de la Sainte pour Dieu. | 611 |
| | Cinquième jour.—Médit. V. De l'excellent esprit d'oraison de la Sainte. | 614 |
| | Sixième jour.—Médit. VI. Dévotion de la Sainte pour Marie. | 616 |
| | Septième jour.—Médit. VII. De l'humilité de la Sainte. | 618 |
| | Huitième jour.—Médit. VIII. De la pureté angélique de la Sainte. | 621 |
| | Neuvième jour.—Médit. IX. Patience admirable de la Sainte. | 624 |
| | Jour de la Fête.—Médit. X. De la mort de sainte Thérèse. | 627 |

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

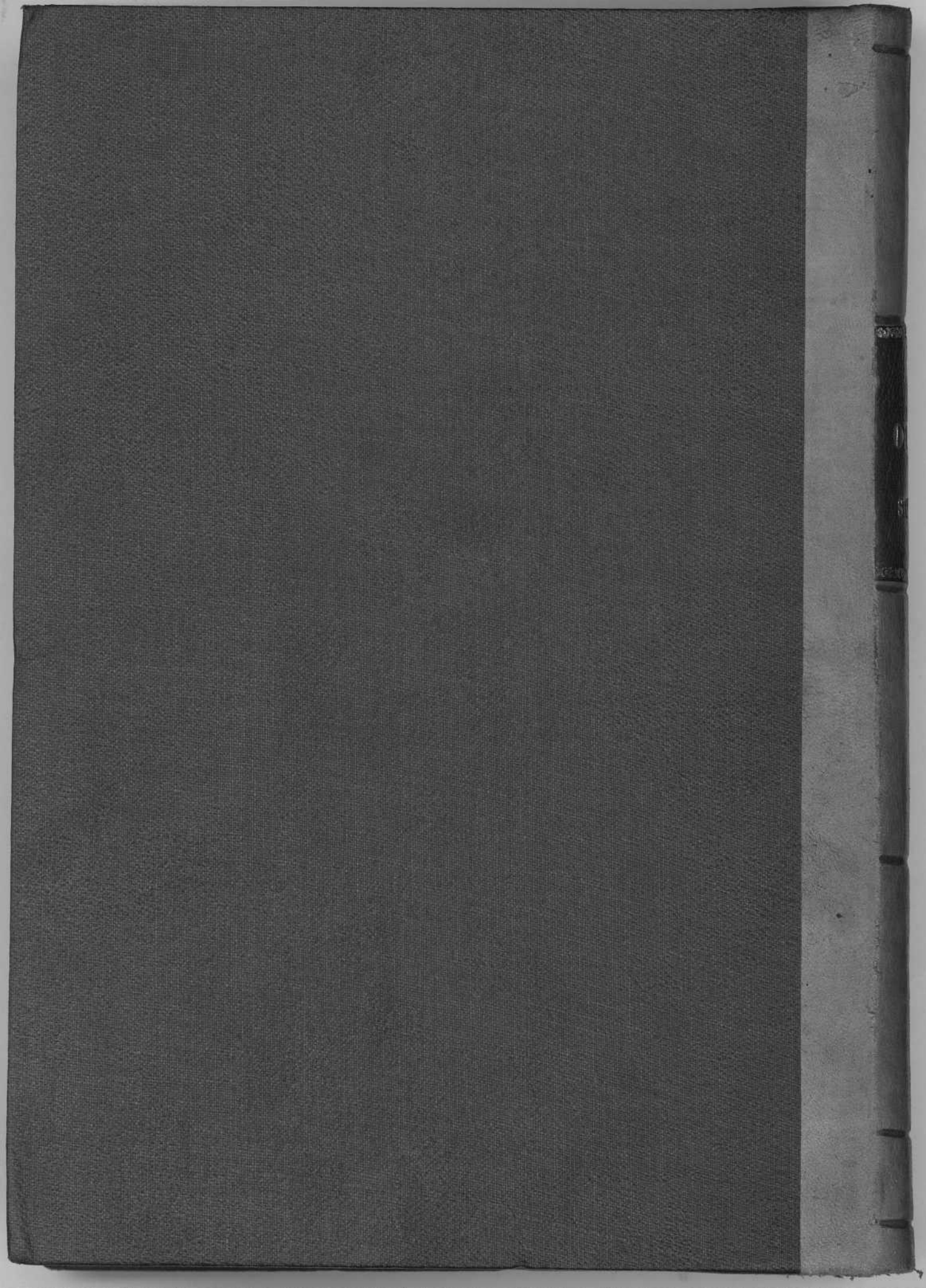
BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

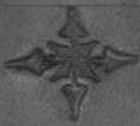
Obras de Santa Teresa de Jesús.

| | | | | |
|--------------|-----|------------------------|-------|-------|
| Número..... | 788 | Precio de la obra..... | Ptas. | |
| Estante..... | 6 | Precio de adquisición. | » | |
| Tabla..... | 2 | Valoración actual..... | » | |

11
788
6
2



788.



A. MIGNÉ

OEUVRES
DE
STE. THERESE
4

